

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Carino Bucciarelli

Revêtu de pierre

Les chants de Piero

Remerciement de Carino Bucciarelli
Mars/Avril 2023

n°36

roman

LE SYMBOLE DE L'INFINI

Carino Bucciarelli

roman

Daniel Charneux

Gustave Meremans dit Mermene,
traiteur, helléniste et romancier douros

Pyramides noires éditions

Claude Donnay

OZANE

roman

SEUL & SEULE

Michel Ducobu

roman

Arnaud Delcorte

UNE LUMIÈRE INCERTAINE

Introduction de Joseph Ndeyotte
Postface de Vincent Thiébaud

roman

Marc Quaghebeur

HISTOIRE, FORME ET SENS EN LITTÉRATURE

LA BELGIQUE FRANCOPHONE

TOME 1 - L'ENGENDREMENT (1815-1914)

évelyne guzy

BELGIQUES

Martine ROUHART

Des chemins pleins de départs

Michel Van den Bogaerde

Aphorismes affables & Fulminations fébriles

Maria Van Ryselberghe

il y a quarante ans

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

ASSOCIATION VAN DE FRANSsprekende

Secrétariat Général : 45, rue Deleqasse, BRUXELLES

Demande d'affiliation

Je soussigné, de nationalité belge ou ayant en Belgique mon principal établissement affilié à l'Association des Écrivains belges en qualité de membre adhérent (indiquer la mention inscrite; voir les conditions d'admission, Art. 4 des statuts), adhère aux statuts reproduits au verso de la présente.

Je joins à la présente un certificat de ~~bonne vie et moeurs~~ délivré par le conseil de mon domicile.

Je certifie sur l'honneur n'avoir exercé pendant l'occupation allemande, aucun collaborateur à aucun journal ou période.

Date : le 12 octobre 2023

Signature : *Arnaud Delcorte*

Martine ROUHART

Des chemins pleins de départs

Collection des Sacs et des images

Jean-Marie Corbusier

À RAS

Frontispice de Dominique Neuforge

Arnaud Delcorte

Outrebleu

éditions mabré

Philippe Leuckx

UNE RAMPE DE LUMIÈRE

liste (ou liste sommaire) des ouvrages publiés par le service d'édition :

- "Le Sésame pour les Français" (1941)
- "Après" Ed. Brandema (1945)
- "10 septembre" Ed. Brandema (1945)
- "Le Génie du Siècle" (1945)
- Ed. Brandema (1945)
- 28 avril

collaborations régulières : (indiquer les périodiques et les années)

Secrétariat :

S O M M A I R E

PRÉSIDENT CARINO BUCCIARELLI	Hommage à Jean-Michel Aubevert par Patrick Devaux 3
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET MARTINE ROUHART	Un monument consacré à notre littérature par Guy Denis 5
TRÉSORIER FRÉDÉRIC BEGUIN	Relire Carlo Masoni par Marcel Detiège 33
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CHRISTIAN DEBRUYNE	Les causeries artistiques et littéraires du Musée Camille Lemonnier 39
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-LOUP SEBAN	Les entretiens de l'AEB Carino Bucciarelli par Alexandre Millon 42
ADMINISTRATEURS ÉRIC ALLARD ISABELLE BIELECKI ARNAUD DELCORTE COLETTE FRÈRE SYLVIE GODEFROID ANNE-MICHÈLE HAMESSE PHILIPPE LEUCKX ROBERT MASSART JEAN-POL MASSON ALEXANDRE MILLON YVES NAMUR ÉVELYNE WILWERTH	Évelyne Guzy par Alexandre Millon 47
	Rideaux (Chroniques théâtrales) 52
	Lectures 60
	Activités de nos membres 80

Éditeur responsable: Carino Bucciarelli

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

Impression: Relie-Art (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Hommage à Jean-Michel Aubevert

par **Patrick Devaux**

Soucieux d'une qualité avérée, le poète ne dit-il pas dans *Notre patrie des schizophrènes* : « Gardez-vous de mêler la babel du linge sale au mystère des jardins suspendus » ? C'est que le poète gardait une certaine distance entre le psittacisme de certains à vouloir se mettre en évidence et son ressenti profond de ce qui lui paraissait être la poésie.

Poète discret s'il en est, son éditrice des éditions *Le Coudrier* fut rapidement consciente d'un potentiel évident à ce que l'auteur de *Les utilités du rêve* laisse épanouir une poésie autant originale que forte et sublime.

Fin limier à observer, rien n'a échappé à cette poésie autant humaine que très travaillée.

Si « rien n'est plus blessant que le mépris essuyé dans la confiance, celle du corps, celle de l'esprit » (*Lettre à un jeune paroissien – Journal d'un retour*), cette formulation révélant peut-être parfois un ressenti personnel, l'auteur ayant été mis « à l'abri » des concours et des médailles, Jean-Michel Aubevert n'a jamais bousculé un souci commercial escompté. Il fallait, au contraire, insister pour qu'il mette son œuvre un minimum en évidence.

Aussi aboutis en poésie courte qu'en prose, ses mots révèlent une profondeur rarement égalée.

Oui ! « Une étoile filante a signé le ciel » (*Journal d'un départ – Photographies de Bretagne*) et elle n'est pas près de cesser de briller.

Beaucoup de regards simultanés habitaient ce poète en permanence à l'affût du poème. Jean-Michel parlait peu mais

HOMMAGE À JEAN-MICHEL AUBEVERT

s'exprimait beaucoup entre roses, jardins suspendus et silence.

C'était un plaisir rare de le voir rire car, mis à l'aise, il pouvait avoir beaucoup d'humour ce qui transparaît parfois dans ses écrits : « On ne connaît aucun poète à son encéphalogramme » (*Notre patrie des schizophrènes*, éd. Le Coudrier), le ton utilisé rappelant parfois Achille Chavée.

Un peu comme lui qui pouvait, en même temps, être présent et totalement « ailleurs », ses mots resteront suspendus quelque part entre corps et âme tandis que sa poésie déjà, quelque part dans le ciel gris de Bretagne ou d'ailleurs, s'éclate au firmament là où dansent les fées qu'il aimait tant.

C'est que les poètes ne meurent jamais mais se trompent parfois d'étage. On attend, dès lors, ton éternel retour, Jean-Michel, parmi les mots que tu aimes tant : « Je vais mon sac d'étoiles au ressac de la vague comme le marin va sa voile au chevet des mourants » (*De lanterne et d'Améthyste*). Le poète fut, lui, souvent au chevet des mots d'autres plumes avec autant de brillantes préfaces qui sublimaient l'œuvre proposée.

Il suffit de le relire dans *Les entrelus* proposés par les éditions Le Coudrier pour se rendre compte de ses qualités de critique.

Sous une apparente nonchalance, Jean-Michel fut un travailleur autant insatiable qu'infatigable.

Respect et admiration.



Un monument consacré à notre littérature

par **Guy Denis**

À propos de :

Marc QUAGHEBEUR, *Histoire, Forme et Sens en littérature : la Belgique francophone*. Essais. Bruxelles : éd. Peter Lang, coll. Documents pour l'histoire des Francophonies / théorie, 2015 (Tome 1), 2017 (Tome 2), 2022 (Tome 3).

Trois volumes épais – trois jusqu'ici – résument les recherches entreprises par Marc Quaghebeur sur les écrivains belges de langue française. Plus de mille cinq cents pages. Une somme. Une bible. Des études inévitables pour tout chercheur ou amateur de nos Lettres, parsemées de points de vue neufs, originaux et de choix d'auteurs étudiés étonnants: Victor Serge, Pierre et Paul Nothomb par exemple, Daniel Gillès, Maria Van Rysselberghe, et combien d'autres ! L'inclusion de Hergé, de Jacques Brel, ce dernier en conclusion et en apothéose, laisse une place à la paralittérature, terrain où les créateurs belges se sont particulièrement illustrés. Ce monument de critique littéraire et de synthèse se place dans la lignée de l'ouvrage de Hanse et de Charlier consacré à la Littérature française de Belgique, il constitue un terme d'arrivée ET de départ pour des études complémentaires et contradictoires¹.

Les trois volumes suivent la chronologie de notre histoire belge, et n'épargnent pas des rappels ou des dévoilements sur la politique, l'économie de la société État-Belgique, c'est dire que cette somme est AUSSI une étude historique.

1. L'essayiste avait le choix des auteurs en cette période : outre De Coster, Verhaeren, Rodenbach, Lemonnier, Max Elskamp, Georges Eekhoud, Van Lerberghe, Mockel, Maeterlinck, Picard... Sans compter les textes et correspondances de valeur littéraire des peintres, Rops, Ensor, Debroux, Degouve de Nuncques...

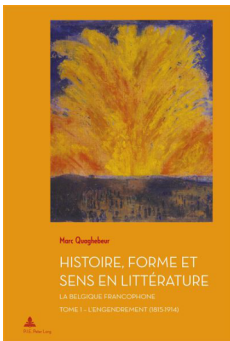
UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

Voilà cinquante ans que Marc Quaghebeur mène ce combat de reconnaissance des écrivains belges francophones dans les divers postes qu'il a occupés, à l'université ou dans les ministères, publiant plusieurs ouvrages sur le sujet.

L'ENGENDREMENT (1815- 1914) ou la période « léopoldienne »

Créé avec l'accord des grandes puissances de l'époque, ce pays baptisé « Belgique », est une nation composite qui voit naître dès sa naissance un chef-d'œuvre littéraire écrit dans la langue dominante, le français : *Les aventures de Thill Ulenspiegel et de Lamme Goedzak*, un roman qui chante la Flandre en un style archaïsant². Un imaginaire s'installe, centré sur les Pays-Bas du XVIe siècle, dans un roman-épopée qui ne ressemble à aucun autre de l'époque. Marc Quaghebeur lance des réflexions vers le Moyen Age (Charles le Téméraire et les Bourguignons) et le XXe siècle, de Bauchau à Hubert Juin, Eekhoud, Yourcenar. Existe-t-il une « âme belge » ? La question d'Edmond Picard hante les trois volumes et les notes en bas de page sont d'une importance capitale dans l'éclairage du propos. La réponse va de soi pour l'auteur : évidemment.

Comme la langue, qu'on peut qualifier d'« irrégulière », et qui annonce d'emblée un courant permanent dans l'histoire des lettres françaises de Belgique par la suite. Grande place est donnée au XVIe siècle flamand qui inspirera Michel de Ghelderode et Marguerite Yourcenar plus tard dans *Escorial* et *L'Œuvre au noir*. Des découvertes ? Nirep, écrivain de la littérature coloniale à laquelle Quaghebeur s'attardera dans les deux autres volumes, et Henri



2. Écrire en vieux français était peut-être une mode à l'époque: Balzac s'y essaya dans ses *Contes drolatiques*. *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, La Renaissance du Livre, Bruxelles,... 1966 !!! Ou l'édition définitive établie par Joseph Hanse. J'avoue m'être inspiré de De Coster dans mon roman *Les Héroïques et Fantastiques aventures de Capiche le Niche en Ardenne et autres lieux bouseux*, paru chez feu Paul Legrain à Bruxelles en 1982, illustré par mon ami et confrère Jean-Claude SERVAIS.

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

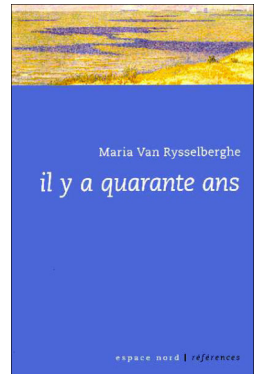
Moke, PLUS J.H. Rosny aîné.

Verhaeren est choyé mais l'auteur ne néglige pas Maeterlinck ni Eekhoud dans des œuvres peu connues ; ses analyses tordent le cou à « l'idéologie francitaire », vantent *a priori* la notion de « belgitude », renient à l'avance les idées du futur *Manifeste du Lundi* de 1937, replacent Bruxelles au centre européen de la culture, prolongent les conséquences chez les intellectuels de la guerre de 1914-1918, et se terminent sur l'éclosion d'un futur chef-d'œuvre, *Les Cahiers de la Petite*

Dame de Maria Van Rysselberghe, consacrés à un amour exceptionnel entre la petite dame et le grand poète Verhaeren .

À propos du livre *Il y a quarante ans* de la petite dame, Quaghebeur écrit un texte anthologique pages 393 et suivantes : « Et c'est dans un autre lieu mythique de l'intelligentsia européenne, le château de Colpach, résidence grand-ducale du couple Mayrisch (les propriétaires de la firme sidérurgique ARBED) qu'elle fait lecture à son amie Loup, alias Aline Mayrisch, la dédicataire des *Cahiers de la petite dame*, qui était jusqu'alors la seule confidente de sa passion. »

Le style de la petite dame n'a rien selon moi de typiquement belge mais s'inscrit dans la tradition de la belle langue française racinienne, et autant que de la Belgique c'est de la France que relève ce chef-d'œuvre de Maria Van Rysselberghe. Elle évoque les « mains éloquentes » du grand poète, son fou-rire mais aussi le caractère « effrayant, dénoué, saccagé, terrible des moments de déroute »... L'auteur étudie magistralement le texte qui précède les *Carnets*, une histoire en quatre épisodes qui débute dans une petite maison perdue sur la dune, lez Knokke, le *duivekot*, balayée par les vents, ces vents incomparablement chantés par le poète, et se termine à



UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

Furnes où se déroule une procession de pénitents chargés de lourdes croix noires, les instruments de la Passion dont l'amour passionnel est proche dans le symbole. « Tout ce qui était sensible en moi se sentait captif de sa voix. Nous étions comme deux instruments qui s'accordent d'emblée. » La petite dame intériorisera cette passion et la portera secrètement toute sa vie attendant que les protagonistes de l'histoire soient décédés avant de publier les *Carnets*, beaucoup plus tard.

« Le cœur où si pesamment tu as marqué tes pas, grande ombre, a pu verdir encore, et sans doute d'autant mieux. Mais personne n'a pu occuper toute la place que tu avais prise ; personne n'était de taille ; personne n'avait ni cette exigence ni cette profusion. »

L'Art sublime cette passion cristallisée dans des phrases superbes, parsemées de citations de Hugo, Flaubert, et des images d'Ensor, le peintre aimé de Verhaeren, de l'une des plus belles plumes de la littérature féminine en Belgique (et en France). Il n'y eut pas que des partisans de l'âme belge en ce XIXe siècle, l'auteur a l'honnêteté de citer des défenseurs de « l'irrédentisme wallon », Christian Beck, Albert Mockel et Béatrice Beck, par ailleurs préfacière des *Carnets* publiés de la petite dame (pp.278/279).

L'ÉBRANLEMENT (1914-1944)

Après la première guerre, tout ce qui est germanique est voué aux gémonies, la France et sa littérature sont sanctifiées par nos écrivains pour aboutir à la publication le 1er mars 1937 du *Manifeste du Lundi* qui nie toute différence entre un écrivain belge et un écrivain français. Les signataires appelés les « lundistes » entendent s'affranchir « de l'anarchie et de la vulgarité qui caractérisent nos mœurs littéraires » ! Pas moins ! On s'étonnera qu'un Michel de Ghelderode ait signé ce texte,



UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

sans doute pour se racheter de ses sentiments flamingants³ ?

3. Selon Quaghebeur, le texte fut rédigé par Robert Poulet.

Conséquence idéologique grave : on dénie le réel, on se réfugie dans le fantastique (Hellens, Thiry, Ray), on rejette le régionalisme sauf les meilleurs écrivains régionalistes, dont Krains, on se voile les yeux devant l'histoire singulière du pays et de ses régions. Quaghebeur parle d'*anschluss*, de colonisation de la Belgique littéraire !... dont les conséquences perdureront jusques aujourd'hui dans le monde des Lettres.

« La dénégation de soi n'est pas loin – position de faiblesse typique des situations coloniales ou de domination culturelle. L'étude diachronique des manuels d'enseignement révèle ainsi le divorce croissant entre un pays, et l'une, j'insiste, de ses littératures. Après 1945, le passage à la trappe du corpus francophone belge dans l'enseignement secondaire en sera le fruit alors que le corpus de langue néerlandaise était enseigné, et parfois très bien. » (p.58)

Bizarrement ce manifeste paraît à l'époque où le suffrage universel masculin rend la Belgique française minoritaire dans le pays !

Réalistes par contre mais non célébrées par l'institution culturelle belge partisane du « Lundisme », paraissent beaucoup d'œuvres inspirées par la grande guerre, Daye, Rijckmans, Max Deauville, Francis André, Gauchez, Jules Destrée, le fondateur de l'académie royale de littérature, Lucien Christophe... Entre mémoires de l'humiliation (*Les Affamés* de Francis André) et culte du roi-chevalier Albert Ier, dans des textes de deux luxembourgeois, Thomas Braun et Pierre Nothomb, futurs membres de notre académie luxembourgeoise.

Plus curieuse est la mémoire de la guerre coloniale et de la seule victoire militaire belge de cette grande guerre à Tabora, dans les récits de Daye et Rijckmans. Avouons que l'auteur ne rate rien de son



UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

sujet, quelle mine d'informations !!!

« La crispation dénégatrice des Francophones de Belgique face à l'évidence du bilinguisme structurel du pays – crispation qui s'accroîtra encore après 1945 – ne concerne pas que les classes aisées qui avaient été à la base de cette hégémonie (...) elle se voit reprise par les populations wallonnes qui ont pourtant l'habitude dans de nombreuses régions de côtoyer des ouvriers ou journaliers flamands. Cela se passe au moment où les populations wallonnes vont perdre progressivement la maîtrise et la pratique de leurs idiomes respectifs au profit du français normé. » (p.82)

Quelles questions pertinentes posées par l'auteur ! Mais je ne suis pas certain que les réponses données entre francolâtrie et francophobie, valent pour le peuple wallon ; il en est d'autres, socio-économiques, plus correctes à mon avis ⁴.

Autre découverte, entre cent autres, de l'auteur, le cas de Clément Pansaers, connu par les lettrés comme un des poètes majeurs du dadaïsme (pp. 98 et ss).

Flamingant, pangermaniste, séparatiste, Pansaers animait la revue culturelle « Résurrection » soudoyée par les Allemands. S'oppose aux vues de ce dernier l'acuité de l'historien wallon Henri Pirenne, déporté au moment de la « Flamenpolitik », futur auteur d'une œuvre magistrale sur l'Histoire de la Belgique, qui décèle la politique sous-jacente de l'occupant parlant d'un « pays artificiel ». Marc Quaghebeur, à ce propos, a beau jeu de poser dos à dos les futurs flamingants et rattachistes et de nous rappeler le livre du professeur de l'ULB, Léon Leclère, *La Question d'Occident, les pays d'entre-deux, de 843 à 1921*, qui contredit l'opinion allemande affirmant que la Belgique devrait être attachée à l'Allemagne puisqu'elle fit partie du saint-empire romain germanique ; et les idées de rattachement à la France. Plus tard l'occupation nazie exacerbera les positions allemandes sur le sujet tandis que

4. Le rejet du néerlandais chez les élites wallonnes s'explique peut-être aussi par le rejet du royaume « Benelux » d'avant 1830. Jouèrent aussi dans les mentalités wallonnes les conséquences des collaborations flamandes vraies ou supposées lors des deux guerres mondiales, sans compter l'esprit de révolte généralisé lors de l'Affaire royale et lors des grèves wallonnes de 1960 dont Marc Quaghebeur ne parle pas. Le mouvement wallon n'est pas né de rien, de même que les idées de rattachisme. Des causes existent qui n'ont pas encore été fort étudiées jusqu'ici à mon humble avis.

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

langue qui nous appartient autant qu'aux Français de France, peu importe comment on la nomme. Littérature « seconde » peut-être mais non pas en valeur, pareille aux littératures étatsunienne, brésilienne, sud-américaine, elles aussi secondes par rapport aux métropoles, Angleterre, Portugal, Espagne.

Dans l'entre-deux-guerres Bruxelles s'affirme comme une capitale de la culture européenne, non seulement dans ses rapports très étroits avec Paris, mais dans l'accueil d'écrivains d'autres aires culturelles, allemande, néerlandaise, anglo-saxonne, espagnole... Mieux encore : l'auteur cite le premier auteur congolais francophone, l'abbé Stefano Kaozé, et l'intellectuel Paul Panda Farnana (p.145).

Architecture (Horta), académie royale fondée par Destrée (p. 149), éclosion de la bande dessinée (Hergé), multiplication des troupes de théâtre, francophones et flamandes, qui montent des auteurs de toute nationalité avant Paris, Pirandello, O'Neil, Cocteau, Claudel, Ghelderode, Beer-Hoffman, multiplication des revues littéraires et culturelles, *La Lanterne sourde*, *Le Disque Vert* animé par Frans Hellens qui accueille les premiers textes du Wallon Henri Michaux, et de Ramuz, de Cendrars, de Malraux, de Maïkovski, création d'un surréalisme original (Nougé, Magritte, Marien, Mesens) ; *L'Art Libre* de Paul Colin (Romain Rolland, Henri Barbusse, Georges Eekhoud, Herman Hesse, Pierre Jean Jouve, Albert Einstein, Stefan Zweig !), *La Renaissance d'Occident*, *La Nervie*, *Le Journal des Poètes*, *Variétés*, etc.

La guerre d'Espagne laisse des traces dans le monde culturel belge, Victor Serge, Paul-Aloïs De Bock, Achille Chavée, Pierre et Paul Nothomb, l'abbé Leclercq en souffrirent.

Bruxelles assiste à la naissance du mouvement rexiste du Bouillonnais Léon Degrelle qui fonde les éditions Rex ; *La Revue chrétienne* voit les premiers textes d'Henri Bauchau et

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

d'André Molitor ; le salon des époux Didier, fondateurs des éditions La Toison d'Or, est fréquenté par l'intelligentsia : Pierre Vermeylen, Henri De Man, Paul-Henri Spaak, de Becker, ami de Bauchau et futur rédacteur en chef du « Soir volé », Léo Moulin, Von Ribbentrop...

Après la longue évocation de ce combat pour la reconnaissance du fait belge, l'auteur s'attarde à l'analyse fouillée d'une œuvre, et souvent pas celle que le lecteur attendrait, de quelques auteurs :

- *Les Hommes dans la prison et Naissance de notre force* de Victor Serge (1880-1947).

- *Le Voyage rétrospectif* de Franz Hellens.

- *Qui je fus ; Lettre de Belgique ; En rêvant à partir de peintures énigmatiques ; Voyage qui tient à distance* d'Henri Michaux.

- *La Messagère et Autres poèmes*, de Paul Nougé.

- *Le Christ chez les Chômeurs et Faux Passeports* de Charles Plisnier.

- *L'Abbé Setubal* de Maurice Maeterlinck.

- *Le Soleil se couche* de Michel de Ghelderode.

- *Le Secret de la Licorne et Le Trésor de Rackham le Rouge* d'Hergé.

- *Le Prince d'Olzheim* de Henri Créange alias Pierre Nothomb.

Les analyses de Quaghebeur font appel à l'Histoire certes et abondamment, mais aussi à la psychanalyse, l'auteur ayant suivi l'enseignement du professeur Jacques Schotte de l'UCL. Rendre compte de celles-ci exigerait une vingtaine de pages pour le moins, distance qui dépasse le stade de ce compte rendu. Il s'attarde souvent avec insistance sur les traces du combat pour une littérature belge en bon militant de la Belgitude, courant de pensée né en 1980, manifesté dans un livre, *La Belgique malgré tout*, adversaire des positions du

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

Manifeste du Lundi qui renaissent chez certains écrivains dont Charles Bertin, préfacier d'une remarquable *Anthologie de la Littérature française de Belgique. Cent Auteurs*, de notre consœur Anne-Marie Trekker et de Jean-Pierre Vander Straeten, éditions de la Francité, Bruxelles, 1980 (p.135). Pas un mot par contre du *Manifeste pour une culture wallonne*, initié par José Fontaine et Jean Louvet, rédacteurs de la revue «Toudi».

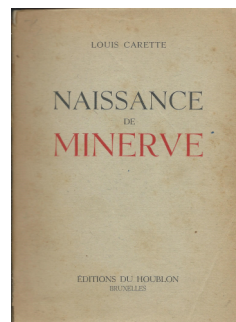
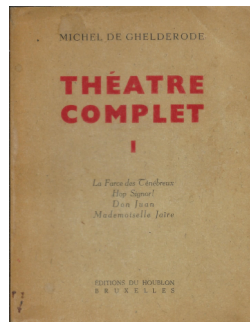
Traces belgicaines parfois plus que ténues ou carrément invisibles et même chez Plisnier et Michaux les opinions sont opposées. « Je suis un écrivain français », affirmait Plisnier tandis que Michaux se naturalisa bien vite, ce que ne réalisèrent pas Simenon ou Hubert Juin ; le premier parce qu'«être belge», c'était être de nulle part, de « Noland » ; le second parce que sa patrie était la langue française et non un territoire. Dénier des origines ? De même Victor Serge paraît plus attaché au marxisme, au trotskysme, qu'à sa nationalité, mais hommage à l'essayiste d'avoir ressuscité ce grand auteur ! La lecture psychanalytique de l'œuvre, et surtout des positions de Plisnier, prônant le retour de la Wallonie à la France, comme sa conversion au catholicisme, qui assimile ces attitudes à un retour à la mère, ouvre des perspectives quant à l'esthétique de ce grand romancier comme l'idée d'une belgitude chez le personnage de Tintin, incarnant le « petit Belge héroïque », en n'oubliant pas que le capitaine Haddock est le descendant d'un corsaire de Louis XIV, que le château de Moulinsart s'inspire de celui de Cheverny en France mais surtout de Sart-Moulin, hameau de Braine l'Alleud où habita Hergé ! Belgitude et Francité et Wallonie : Tintin n'est-ce pas l'abréviation pour les Wallons de Valentin, et Milou d'Émile ?

Pierre Nothomb s'obnubilait de l'avenir de l'Eglise catholique et des frontières entre Belgique, Allemagne, France et Luxembourg. Son prince d'Olzheim, personnage central de

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

la saga romanesque du même nom, métonymie du Grand-Duché de Luxembourg, « prince d'Europe », est dans la saga le descendant de Charlemagne, signe que le romancier-sénateur vouait un culte à la Lotharingie comme son compatriote Degrelle qui lui inventa un drapeau ! Il vivait authentiquement dans ce pays mythique, toute son œuvre en atteste, comme Ghelderode ne vivait pas dans son siècle mais au temps de Charles Quint.

Louis Carette, collabo et futur Félicien Marceau, édita le dramaturge dans ses éditions du Houblon, avec audace car le théâtre de Ghelderode ne ressemble en rien au théâtre français classique ou contemporain. Il a défini parfaitement ce génie : «Ghelderode est un Flamand de l'occupation espagnole qui, à la lettre, n'en est pas revenu, n'en n'est pas encore sorti. L'Espagnol, pour lui, c'est l'occupant au sens le plus entier du terme, qui non seulement commande à l'occupé, mais qui aussi le hante, l'investit, le fascine, et se vautre dans son âme. Qui finit par former avec lui un couple, un couple qui se hait mais qui cohabite et dont rien ne peut faire qu'il n'ait pas cohabité, où chacun suce le sang de l'autre, et dont, à la longue, de l'oppresser ou de l'opprimé, on ne sait plus qui sème le plus, s'impose, et contamine. Cette œuvre est une œuvre d'occupé.» (p.303)



Dans un roman de la saga, Pierre Nothomb évoque à sa manière un moment historique de l'histoire de la Belgique, la nuit de Wijnendaele quand Léopold III réunit dans ce château ses principaux ministres à la suite de la campagne des 18 jours en mai 1940 ; par les yeux et les oreilles de son héros, Jean Lothaire (sic !), le prince d'Olzheim, aide de camp du roi.

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

« La scène se déroule dans le château qui vit mourir au XVe siècle, la duchesse Marie de Bourgogne, fille du grand-duc d'Occident, Charles Téméraire (p.358) ; ce dernier nommé Philippe le Hardi par l'auteur ainsi que l'appelait mon prof d'histoire, un curé, en IVe latine, « belgicain léopoldiste invétéré ». Quaghebeur cite Nothomb :

« C'était dans ce château sombre de Wijnendaele, au bout du Veld où Marie de Bourgogne après sa tragique chasse vint mourir, exposant aux coups du Destin le Grand Héritage », soit le pays d'entre-deux, la Lotharingie. La France vaincue, le roi décida l'armistice et de rester au milieu de son peuple. Jean Lothaire le compare au Christ (!), ce fut le début de l'Affaire royale. Dans des livres postérieurs dont *Visite au prince d'Olzheim*, Pierre Nothomb attribue au roi une vision large, celle de l'Europe, d'ailleurs il nomme le prince d'Olzheim, «prince de l'Europe», et dans un livre postérieur encore, vers 1960, *Le Prince d'Europe*, il rejoue la discussion entre le roi et cette-fois-ci le ministre Jean Duvieusart qui aboutira à la démission du roi. Ces livres ont peu d'équivalents dans les Lettres belges et c'est le mérite de Marc Quaghebeur de les avoir lus, ce que personnellement je fus incapable de faire tant ce cycle me rebutait autant par le style que par le sujet, car dans mon entourage wallon, même dans le Luxembourg, la plupart des gens étaient antiléopoldistes, donc contre le « roi félon »⁵ !

5. Comment ne pas penser à *La Nuit de Yuste*, un écrit de Marc Quaghebeur ?

En CONCLUSION, ce tome 2 consacre le fait belge et la singularité de sa littérature française, pardon, écrite en français! et il met en évidence le confinement culturel auquel se soumirent beaucoup d'intellectuels, par une multitude de références littéraires et historiques dont la synthèse est d'une lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à la Belgique et à ses régions.

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

L'ÉVITEMENT (1945-1970)

Impossible que les écrivains belges francophones ne fussent pas influencés par la multitude de changements et d'événements de cette période : selon Marc Quaghebeur, eh ! bien si ! Faut-il les rappeler ? La reconstruction économique et industrielle, les affaires royale et scolaire, l'indépendance du Congo, l'abdication de Léopold III, la généralisation de l'automobile et des vacances durant les Trente Glorieuses, les guerres de Corée, d'Indochine, du Vietnam, d'Algérie, la fondation de l'Europe, l'abaissement de la France au rang de puissance secondaire, le coup d'État de De Gaulle, l'omnipotence économique, politique et culturelle des États-Unis, les grèves wallonnes de 1960, l'extension des mouvements flamand et wallon...

La Poésie classique, normée, est le genre littéraire prisé dans les revues de cette période, les anthologies, les essais, les festivals, les colloques littéraires. Déréalisante, idéaliste, de beau langage... Subsidés, prix des académies et institutions culturelles, tout pour elle... « La France apparaît comme le Grand Autre dans lequel se fondre et s'oublier. » (p.58)

« Par sa rareté commerciale, la Poésie, qui plus est de consensus unanimiste, permet d'esquisser la synthèse pacifiste recherchée. »

En suivant les règles de la doxa du Lundisme, les « gourous » de l'époque, Bodart, Bosquet, André Gascht, Lambrichs à Paris chez Gallimard, ils s'y accordent tous, Burniaux, Ayguesparse, Vandercammen, Closson, Cornélus, Liebbecht, Vivier, Paron, Sion, Sodenkamp, Kegels, Schmitz, critiques dans le journal *Le Soir*, ou fonctionnaires dans les ministères, et journalistes à la RTB/INR... Les Rencontres du Pont d'Oye de Pierre Nothomb, les Biennales de la Poésie à



UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

Knokke, *Le Journal des Poètes, Marginale*, entre beaucoup d'autres revues, *Unimuse, La Dryade*, suivent la même esthétique : point d'avant-gardes alors que se développent en France l'existentialisme, le théâtre de l'Absurde, et qu'en Belgique même, les poètes surréalistes ou avant-gardistes dans les revues *Phantomas, Le Daily Bull, Les Lèvres nues*, expriment d'autres aspirations, de décrassement de la langue, de recherches langagières, de sujets essentiels ou quotidiens. Non ! La Poésie alliée à l'idée de l'Europe, de l'Humanisme occidental ! Et les « paralittéraires » qui, eux, sont véritablement lus par le peuple, Simenon, Jean Ray, Henri Vernes, fi donc ! Marcel Thiry et l'Académie royale des Lettres les foudroient, les rejettent jusqu'à ce que, rouges d'envie devant leurs tirages, ils doivent bien se rendre à l'évidence : le monde a changé et la Littérature itou. À l'instigation de Franz Hellens, Simenon entrera dans la « royale », que faire d'autre devant un auteur à l'audience mondiale ? Et la bande dessinée ? Ah ! non, pas trop vite, pas encore de « sous-genres »... attendons que Michel Serres, à l'Académie française, vante Tintin.

« En proférant la Littérature comme une opération quintessenciée largement étrangère aux contradictions des champs sociaux et politiques jugés indignes des Arts, le champ littéraire belge officiel privilégie une poétique aussi étrangère à un large public qu'aux avancées de la modernité. Le roman lui-même n'est pas entièrement en reste. Dès la fin des années 1940, l'espace de lecture romanesque en Belgique redevient, presque exclusivement, celui des titres célébrés à Paris, et distribués par des puissants réseaux de diffusion. » (p. 72)

Question actuelle : cette situation a-t-elle changé ?

« L'*establishment* littéraire de la Belgique francophone installe ainsi œuvre et personne dans une sorte de hors-lieu social que la participation de certains (auteurs belges qui

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

tiennent à leur position) aux cercles parisiens ne fait généralement que renforcer. »

Heureusement le théâtre palliera en contrepoids social, ce hors-lieu dès les années 1950. Non pas, pas encore, à travers des mises en scène d'auteurs du cru ; non, on monte d'abord des auteurs belges acceptés, bien propres sur eux, Willems, Sigrid, Closson, Sion MAIS AUSSI, par exemple au Rideau de Bruxelles et au Théâtre National des auteurs étrangers, avant tout à Bruxelles, parfois en décentralisation épisodique, tandis que la Wallonie s'esbaudit au spectacle de ses pièces dialectales dans les milieux paysans et ouvriers. Cette césure entre deux mondes, Bruxelles et la Wallonie, aura des conséquences plus tard ⁶.

Mais que sont devenus les auteurs collabos de la dernière guerre ? En général ils se portent bien, merci ! du moins ceux qui ont eu le temps et l'argent pour foutre le camp à Paris et y devenir des vedettes, Robert Poulet, Félicien Marceau, Heuvelmans, conseiller de Hergé, chez Plon, Grasset, l'ORTF ; quant aux autres, pour Francis André la ruine et la prison ; pour Bauchau un procès ; pour José Streel le peloton d'exécution ; pour Hubermont et De Becker la prison... ⁷

Mais attention là ! Les revues littéraires et les livres des quelques éditeurs belges survivants et souvent clandestins, sont d'excellente facture et parfois de luxe !

Les éditions de Rache, La Lampe d'Aladin (à Liège), font figure de modèles dans le genre, et tenons-nous au fait que la création littéraire n'est pas la clé de l'édition qui en Belgique se porte très bien, Tintin, Spirou, Petits Belges en attestent chez Le Lombard, Dupuis, Averbode, sans oublier Marabout à Verviers dont le fondateur Gérard est un génie dans son genre : le premier à inventer le livre de poche et un tas de collections, souvenons-nous, pratiques, fantastiques (Baronian), science-fiction, et la découverte de combien d'auteurs, dont des Belges,

6. Je fis partie des auteurs qui s'insurgèrent contre la négation et l'oubli culturel et historique de la Wallonie. Voir mon essai : *Wallonie Rapsodie*, paru chez Bernard Gilson, Bruxelles, 1996.

7. Concernant Francis André et ce fait de la collaboration intellectuelle durant la dernière guerre, voir le dossier que l'académie luxembourgeoise y consacra en 2018, dans ses Cahiers, n° 30. J'eus la chance d'assister à la maison de la culture d'Arlon, invité de Marie-Claire CLAUSSE, la directrice de l'institution, à la lecture par Jean-Claude DROUOT, de la pièce *Gengis Khan* en présence d'Henri Bauchau et de Marc Quaghebeur qui présenta l'auteur le lendemain avant que ne se jouât la pièce sur la scène d'Arlon ; d'ascendance wallonne par son père (d'une dynastie des batteurs de fer et des tailleurs de pierre), et flamande par sa mère. Son grand-père maternel fut bourgmestre de la ville de Leuven.

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

Jean Ray, Ghelderode, Gérard Prévot, Sternberg...

FACE A LA GUERRE

Les auteurs de cette période ne pouvaient échapper aux traumatismes de 1940-1945. Défaite, résistance, la Shoah, les conséquences de la guerre, Affaire royale, épuration, procès. Marc Quaghebeur choisit, pour diagnostiquer les maux de l'époque, des œuvres singulières mais révélatrices.

- *Les Années sans pardon*, roman de Victor Serge.

- *La Rançon* (1952), roman de Julien Segnaire alias Paul Nothomb.

- *Le Boulevard périphérique*, roman d'Henri Bauchau.

« Rédigé au Mexique en 1946, occulté jusqu'en 1971, et toujours foncièrement méconnu, *Les Années sans pardon* de Victor SERGE réussit la focalisation sur deux personnages tout autant que l'immersion dans l'histoire profonde du temps. Leningrad assiégée et affamée, Berlin en ruines dans les heures qui précèdent l'arrivée des troupes du maréchal Joukov, constituent la partie centrale du roman, celle de la prise de conscience de l'héroïne à l'égard de la duplicité stalinienne. Représentation par l'absurde de la folie hitlérienne, la troisième partie laisse clairement affleurer les dimensions de fantastique sans que ce dernier ne s'autonomisât jamais. À maints égards, Serge renouvelle la manière du réalisme romanesque. »



« Paul NOTHOMB embrasse la cause du communisme dans les années 1930. Il tire son aura comme sa mythologie de sa participation à la Guerre d'Espagne dans l'escadrille créée et dirigée par André Malraux. Celui-ci apparaît sous les traits transparents de Réaux dans *La Rançon*, roman signé du pseudonyme de Julien Segnaire. Histoire d'un rachat rendu possible par Réaux, le roman se

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

déroule dans la célèbre escadrille aérienne ESPAÑA. L'œuvre fictionnelle de Paul Nothomb est tout entière marquée par la question de la justification et du rachat de la faute commise après son arrestation en 1943. Décrite et fantasmée dans *Le Délire logique* (1948), elle renvoie à l'impossibilité de faire face à la torture, aux révélations à la Gestapo et aux conséquences qui en découlèrent. L'année suivante, l'écrivain publie *N' Y ÊTRE POUR RIEN*. »

« Contradictions et ambiguïtés des formes d'engagements durant les années d'occupation, innervèrent, de façon moins temporaire et moins immédiatement lisible, l'œuvre fictionnelle d'Henri BAUCHAU. Responsable jusqu'en juin 1943 des Volontaires du Travail, pour la Wallonie. Puis membre de la Résistance. Après la Libération Bauchau fait l'objet de deux procès pour ses activités durant la première partie de l'Occupation. Il est acquitté en seconde instance mais dégradé sur le plan militaire. Sa production fictionnelle touche toujours à la remise en cause d'un jugement et à la réhabilitation. Seul le roman *Le Boulevard périphérique* porte la marque explicite des années noires. » (p.120).

La conscience, la punition, le rachat, la résistance, le pardon, la confession ouverte ou masquée, la communion des pairs, autant de thèmes qui parcourent les œuvres de ces trois grands écrivains, et, bien qu'il s'agisse d'auteurs théoriquement athées, ces thèmes sont religieux, et d'ailleurs Paul Nothomb revint à la foi de son enfance, Serge à la spiritualité comme Bauchau.

L'essayiste y insiste dans l'étude de l'œuvre fictionnelle de Bauchau (*Chemin sous la neige*, *L'Enfant rieur*, *Le Boulevard périphérique*) : culpabilité, remords, regrets, tentatives vaines d'oubli. A-t-il oui ou non signé le manifeste d'un projet de parti

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

unique des provinces romanes initié par son ami De Becker, cosigné par la plupart des intellectuels rexistes ? En 1994, la publication d'une traduction d'un ouvrage de Martin Conway, historien britannique, relance la polémique.

« Ce projet qui se démarque de Rex, entend promouvoir un esprit national belge, maintenir la royauté, créer à Bruxelles un district fédéral bilingue et restreindre l'autonomie communale. Le Parlementarisme y est récusé au profit d'une Chambre du travail et d'un Sénat législatif. » Un programme à relents pétainistes selon moi, refusé par les Allemands. On lui reproche aussi la publication en 1942, aux éditions de la Jeunesse, d'un opuscule, *Face à l'Avenir*, où il prône le dépassement de la lutte des classes, proclame son allégeance à Léopold III, sur qui il fera porter les malheurs de la Belgique lors de son procès en 1945-1946.

La guerre passée, Bauchau advint à l'écriture dans les années 1950 : la pièce *Gengis Khan*, et la biographie de Mao-Tsé-Toung. Drôle de virage qui ne s'explique que par la psychanalyse et dont il se justifia dans plusieurs textes. Racheté par l'écriture ainsi qu'il le sous-entend dans son dernier texte, *Le Déluge* (2010). La reconnaissance littéraire dans les années 1980, ne pallia pas le manque, et la sensation d'avoir échoué en tant qu'homme d'action, d'où sans doute cette surcompensation dans l'étude de personnages de stature historique.

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

LE CONGO

Le Crépuscule des ancêtres de René Tonnoir et *Ngando* de Paul Lomami Tshibamba.

René Tonnoir (1900-1986) fut administrateur territorial principal au Congo belge avant la guerre. Il n'est pas le seul à rassembler des récits oraux congolais dans *La Pierre de feu* en 1939 ; Pierre Daye , rexiste notoire, le précéda, et d'autres Belges le suivirent mais il est le seul Blanc à énoncer un avenir littéraire à une littérature noire qui ne renierait pas ses origines ni sa culture. Le roman *Le Crépuscule des Ancêtres* paraît à Léopoldville en 1948. Ses idées rejoignent celles du prêtre flamand Placide Tempels affirmant qu'il existe une morale et une philosophie bantoue qui valent celles des Européens mais par d'autres voies.

« Le Nègre type "bon sauvage" ou "mauvais sauvage" n'existe pas ; au Congo il y a des hommes qui sont comme les hommes de partout quelle que soit la couleur de leur peau », affirme Tonnoir.

« Les convictions de Tonnoir – irréductibilité d'un fond africain rebelle à la rationalité à l'occidentale et rôle du synthétiseur dialectique que peut jouer le christianisme. » (p.246)

Ngando de Tshibamba (1914-1985) paraît à Bruxelles en 1948 comme lauréat du Prix de la Foire coloniale. Dans son Avertissement au lecteur, l'auteur parle « de son souci de respecter le fond purement indigène autant que possible, sur lequel il a tissé son travail. » Autour d'un rapt d'enfant par un crocodile, le roman met en scène l'opposition de deux forces de la pensée magique, positive et négative, il ne suit pas une structure à l'occidentale se terminant positivement.

Grand est le mérite de Marc Quaghebeur d'avoir mis en

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

évidence cette littérature congolaise, écrite par des Blancs et des Noirs depuis le premier texte du premier auteur noir Stefano KAOZE (1885-1951) évoqué plus haut.

CHRISTIAN DOTREMONT

La Pierre et l'Oreiller est l'unique roman publié par le poète-plasticien fondateur et animateur du mouvement COBRA. Il met en scène un JE proche de l'auteur aux prises avec la découverte de sa tuberculose et qui vit conjointement, dans les années 1950, une passion pour une jeune Danoise nommée Ulla. Bente Wittenburg dans la vie. Ulla signifiant « Elle » en danois. Notre consœur de l'académie luxembourgeoise Françoise Lalande a consacré une biographie à *Christian Dotremont l'inventeur de Cobra*, Stock, Paris, 1998.

Le livre se déploie en quatorze chapitres, correspondant aux quatorze stations du chemin de croix, qui vont d'un coup de téléphone à des appels répétés d'une cabine téléphonique à l'autre. Intervient un troisième personnage, un peintre danois, Ole, qui n'est autre que le peintre Asger Jorn. Le poète est en quête d'un nouvel art, cherche à sortir des souvenirs de la guerre et du stalinisme comme du surréalisme ; et il inventera cet art nouveau « d'avant la lettre », liant écriture, poésie et paysages vides et blancs, les Fagnes d'abord puis la Laponie où il écrira dans la boue et dans la neige ses fameux logogrammes. Les strates religieuses sont nombreuses dans le récit, le Christ, la Vierge, Sainte Thérèse de Lisieux, Sainte Marie Alacoque. Le roman relate une double agonie : celle du poète atteint de tuberculose, et celle du Christ. Le poète se rendra douze fois en Laponie pour créer des pages-paysages dans un espace vierge « qui correspond à une poétique de la dépossession des formes culturelles qui ont failli, au profit du primitif : l'écriture paysage. » (p.281)

FANTASMATIKES D'APRÈS LE DÉSASTRE

L'essayiste revient sur Dotremont dans ce chapitre où il côtoie Maeterlinck, Paul Willems, Henri Bauchau et Suzanne Lilar.

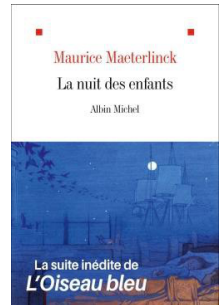
Maeterlinck après 1945 ? Oui, il vit encore et continue à écrire. Marc Quaghebeur révèle l'existence d'un inédit de notre Prix Nobel lors d'un colloque à Cerisy-la-Salle en 2000 : *La Nuit des Enfants*, troisième volet d'une trilogie féerique. S'en suit une dissertation sur les publications du dramaturge depuis 1940 qui se continue dans l'analyse du féérique. Paul Willems crée une sorte de réalisme magique dont personnellement je n'ai jamais saisi les tenants et les aboutissants, je l'avoue, analysé dans tout un chapitre au départ d'un texte en prose inspiré par le désastre de 1940, *Tout est réel ici* (p.315 et ss.).

« Le réalisme magique – avec Guy Vaes et André Delvaux (...) s'éloigne en revanche de la féerie de Maeterlinck. Il la rompt. Son type de fonctionnalisation métamorphose la blessure ontologique qui l'induit, en la tenant comme en suspens. » (p.334)

Le retour à l'œuvre de Bauchau me paraît plus lourd de sens. Dans un chapitre intitulé : *Le Mythique, le légendaire*. Gengis Khan, Noël pour Satan et *La Déchirure d'Henry Bauchau*, (pp. 351 et ss.), Marc Quaghebeur relance les justifications et évitements de Bauchau au sujet de la guerre.

« Gengis Khan constitue une contre-projection à une identification antérieure qui sous-tendit les engagements du jeune Bauchau et révèle ce que le soldat de 1935 et de 1940 avait fantasmé autour du roi Léopold III devenu un roi-mère. » (p. 359)

Selon Bauchau, l'Histoire serait un vaste inconscient collectif dans lequel il se serait perdu. Dans *La Déchirure*, deux figures, l'une féminine, l'autre masculine, se penchent au



UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

chevet de l'auteur ; d'abord la Sibylle évoquée par les initiales B.R.J, Blanche Reverchon-Jouve, sa psychanalyste, et Jean, comme deux personnages au pied de la croix du crucifié, ou Jean Amrouche, écrivain algérien d'origine berbère⁸. La première l'aurait-elle délivré du père, problème évoqué dans son roman *Le Régiment noir*, et l'autre du frère aîné pour que le Sujet enfin accouche de lui-même comme Œdipe l'accomplit dans ce texte splendide d'*Œdipe sur la Route* ?

8. Que Marc Quaghebeur connut personnellement comme beaucoup d'auteurs cités pour cette période, Bauchau, Lilar, Paul Nothomb....

LE JOURNAL DE L'ANALOGISTE, LA CONFESSIO ANONYME ET LE DIVERTISSEMENT PORTUGAIS DE SUZANNE LILAR

L'épouse du ministre de la Justice Albert Lilar sous un gouvernement Eyskens laissera une trace profonde dans le champ de nos Lettres, bien que relevant de la génération néoclassique, des Bertin, Sion et autres. Personnellement, j'appris son existence dans ma jeunesse, par son opposition déclarée au Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, par une dispute avec l'écrivaine belge Françoise Collin, féministe de choc, et surtout par le film *Benvenuta* d'André Delvaux, inspiré par son roman *La Confession anonyme* ou l'histoire d'une passion, que vécut réellement l'auteure (pp.404 et ss.). J'ignorais à l'époque la valeur de cette auteure bourgeoise issue d'un milieu fransquillon des Flandres et c'est cet aspect bourgeois qui motivait mon indifférence : quel rapport en effet entre un jeune Wallon élevé dans un milieu populaire « qui jase encore son « idiome », selon l'appellation de la langue wallonne par Marc Quaghebeur, et une bourgeoisie qui pue les couverts en argent, les services en porcelaine, les « gens de maison » ? Aucun.

J'avais tort évidemment.

« Les gestes les plus crus, les plus passionnés de l'amour physique deviennent dès lors des symboles qui "transfigurent le petit épisode insignifiant de l'accouplement particulier" au profit

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

de la révélation de la dimension sacrée de l'amour pour laquelle Lilar milite dans les trois essais de la décennie 1960-1970 [...] : "Aimer passionnément c' est être passionnément déterminé à serrer de plus en plus étroitement l'objet de son désir, c'est être résolu à savoir en fin de compte ce que l'on traque !" Par le détour de la critique l'Éros s'aligne ici sur la mystique. » (p.404)

Comme Claudel qui écrit l'Animus et l'Anima dans l'amour, Simone Lilar parle d'une reconnaissance réciproque du Masculin et du Féminin et s'oppose à Herbert Marcuse et Wilhelm Reich en affirmant que l'érotisme n'est pas l'Éros mais « son exténuation. » Elle développe une théorie de la bisexualité présente chez chacun, idée qui sera défendue plus tard par beaucoup de penseurs, dont Pascal Quignard et la philosophe belge Thérèse Hargot. Les lettres adressées par l'auteure à la critique Émilie Noulet, Belge également, témoignent des précautions et des stratégies employées par Suzanne Lilar pour demeurer anonyme dans la publication de son roman, par respect pour son mari ministre. *Le Divertissement portugais*, son autre roman, qui traite du même sujet, relève de la même manœuvre du masque. Ces deux romans sont à comparer avec les grands livres écrits sur le même sujet par la princesse de Clèves, et avec combien d'autres écrits de Stendhal, de Balzac...

1968, LA FIN DE PLUSIEURS MONDES

La fin des Trente Glorieuses, mai 68 à Paris, la mort de Che, la guerre du Vietnam, le coup d'État militaire de Pinochet au Chili, une dynamique contestataire se répand dans le monde occidental ; en Belgique, le *Walen Buiten* occupe les esprits. C'est dans ces années que des écrivains belges s'intéressent à la Chine à la suite de Bauchau, Simon Leys, Marcel Mariën, Paron, Jean-Pierre Verheggen. Peu de traces

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

de l'évolution politique de la Belgique chez nos écrivains sauf chez Conrad Detrez, dans *L'Herbe à brûler*. On préfère regarder ailleurs selon la bonne tradition des Lettres belges, déréalisante. Mais il y a aussi le Congo prétendument indépendant, l'assassinat de Lumumba par les Belges, la dictature du mobutisme...

Marc Quaghebeur excipe les œuvres de Daniel Gillès de Pélichy.

«Marquée par une vision conservatrice et aristocratique du monde, hostile à la psychanalyse, forgée par la seconde guerre mondiale, l'œuvre de Gillès est dénuée d'aménités pour les lâchetés et les hypocrisies des classes dominantes, comme pour les combines et les opportunismes des milieux d'affaires.» (p.461)

La Termitière, Le Coupon 44, autant de livres consacrés au Congo où Gillès a vécu et travaillé. Les portraits de Blancs et de Noirs, les rapports des hommes et des femmes des deux races, le poids de l'Église catholique, autant d'aspects décrits par Gillès qu'on peut rapprocher des descriptions de Tonnoir et de Tshibamba. Justement voilà un auteur congolais, Thomas Kanza, premier universitaire du Congo et ministre de Lumumba qui évoque les mêmes années que Gillès dans un roman *Sans Rancune*, titre explicite, en 1965.

Lilian Kesteloot fait paraître en 1963, *Les Écrivains noirs de langue française, naissance d'une littérature*. Parce que d'autres auteurs noirs publient, au Congo et ailleurs, Mongo Betti, Sembene Ousmane, Joseph Cimpaye. Mais revenons dans la vieille Europe pour terminer...

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

IL Y A QUARANTE ANS ET LES CARNETS DE LA PETITE DAME DE MARIA VAN RYSSELBERGHE

« En 1968, les éditions Gallimard publient, sous le pseudonyme de M. Saint-Clair, et sous le titre général *Il y a quarante ans*, un volume rassemblant trois textes qui semblent constituer l'œuvre littéraire de Maria Van Rysselberghe (1866-1959) » (p. 497). Il concerne à nouveau la passion de l'auteure pour Verhaeren qui n'est pas nommé, d'où l'équivoque : longtemps on crut que le destinataire était André Gide, beau-fils de Maria, qui vivait à Paris, rue Vaneau, dans un appartement contigu de celui de Maria. La critique Émilie Noulet puis la préfacière du livre, l'écrivaine Béatrice Beck révélèrent le véritable destinataire. L'époque n'étant pas à la consécration littéraire, le nom de Maria passa sous le boisseau malgré l'édition en 1974, chez le même éditeur, des *Cahiers de la Petite Dame*, livre révélateur non seulement de la passion inextinguible de Maria pour Verhaeren, mais aussi du milieu de la NRF, de la vie de Gide, de Jean Schlumberger, qui domina la vie littéraire de l'époque. Malraux préfaça un volume des *Cahiers* ; il écrivit que « c'était une littérature française héritée de Racine » (p. 503).

LA RÉVOLUTION, LA CHINE. JACQUES BREL EN FINALE

Quel rapport entre la Belgique et la Chine ? Et pourquoi la Chine et pas l'Inde ? À cause de la figure de Mao sans doute, étudiée par Bauchau, et par sa pensée, souvenons-nous du *Petit livre rouge* et de la révolution culturelle, de « la bande des Quatre », ce qui échauffa l'inspiration de Jean-Pierre Verheggen. Cependant Leys et Mariën avaient déjà déshabillé le mythe de Mao, tous deux avaient vécu en Chine à l'ère du «Grand Timonier». Marc Quaghebeur analyse les positions des uns et des autres au sujet du mythe, critiques chez Leys et

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

Mariën, empathiques chez Bauchau, lucides chez Paron, carnavalesques chez Verheggen. Tous ces livres, lus maintenant, sont fortement datés au vu de l'évolution de l'empire du Milieu, et seront dans quelques années presque illisibles pour les générations futures sinon en guise de témoignages d'époque. Pour connaître cette Chine sous Mao, autant lire un Chinois qui la subit : Gao Xingjian dans *Journal d'un Homme seul*, paru aux éditions de l'Aube en 2000.

En apothéose de son monument, Marc Quaghebeur s'intéresse à Jacques Brel, mais pas assez au chagrin actuel des Belges, la mort de la Flandre littéraire en français, l'évacuation du français lui-même dans un pays devenu fédéral, ces derniers aspects étant laissés de côté par l'essayiste et c'est un peu dommage. Reste la Belgitude, son cheval de bataille. Dans ses chansons, Brel regrette la disparition de la Belgique française de papa, s'en prend aux flamingants, il a mal à son pays natal mythifié dans *Le plat pays, Il neige sur Liège* ; l'historien anglais Martin Conway publie *Les Chagrins des Belges* en 2012 en même temps que paraît en flamand *Le Chagrin des Belges* d'Hugo Claus ; une époque se clôt mais un autre temps s'ouvre que Marc Quaghebeur évoquera dans les prochains volumes de son monumental essai, on l'espère.

EN CONCLUSION : LE PALADIN DE LA BELGITUDE ET DES FRANCOPHONIES

Quoi de mieux que de laisser la parole à l'auteur pour conclure, dans un entretien avec Christiane Kégle datant de 2019 et transcrit en 2023 dans le livre *Mélanges offerts à Marc Quaghebeur*, sous le titre *Parcours d'un grand paladin des Francophonies ?*

Marc Quaghebeur et Joseph Hanse se rendent à Anvers pour visiter La Maison des Lettres, fondée en 1933, consacrée

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

à la Littérature flamande. L'un et l'autre sont considérés comme les fondateurs des Archives et Musée de la Littérature (AML).

C. Kégle : « En outre vous découvrez le premier mois de vos fonctions, qu'il existe une institution appelée Archives et Musée de la Littérature dirigée par votre professeur Joseph Hanse [...] »

Marc Quaghebeur : « Ainsi commence le développement des AML, on engage des personnels, on organise des expositions, des manifestations, des publications... C'est l'histoire du Musée dont on vient de fêter le soixantième anniversaire... »

Le travail de Marc Quaghebeur est beaucoup plus qu'un travail de fonctionnaire, il noue des amitiés avec des écrivains, Bauchau, Willems, Kalisky, et des metteurs en scène car le renouveau du théâtre le passionne. Mais la marotte de l'enseignement le reprend, il donne des cours dans plusieurs universités étrangères, et entame son long combat pour la reconnaissance de nos Lettres, rencontre beaucoup d'oppositions et se fait des ennemis. La visite en Estrémadure d'un palais de Charles Quint agit sur lui comme une révélation qui lui inspirera non seulement un texte littéraire, *La Nuit de Yuste*, mais une recherche poussée sur l'histoire de Belgique...

« Cela va m'amener à une interrogation profonde sur l'histoire de la Belgique et qui va me permettre de la mettre en parallèle avec les autres histoires des pays francophones, lesquelles sont toutes des Histoires biaisées par l'image que la France a donnée d'elle-même, faisant croire au monde que son histoire est la seule ... – un faux mythologique mais qui a fort bien pris. »

« La grande question, c'est que l'affirmation de soi de la littérature francophone, qu'elle soit belge, québécoise, suisse ou congolaise, est une chose nécessaire et pas suffisante. C'est le risque pour chacune de ces Francophonies, de revenir

UN MONUMENT CONSACRÉ À NOTRE LITTÉRATURE

au bilatéral entre chacune d'elles et Paris. [...] La question est qu'il faut que ça circule et que ça circule nonobstant le fait que nous n'avons pas jusqu'à présent d'édition de taille hors Paris.»

Et l'obstacle est de taille en effet, « il n'est de bon bec que de Paris », et les écrivains francophones de tous les pays sont d'accord là-dessus, les Belges les premiers, ce qui condamne écrivains et éditeurs hors Paris, à la clandestinité.

Marc Quaghebeur inventa le terme Francophonies au pluriel en 1992, qu'il estime porteur d'avenir non seulement pour la langue française mais dans l'intérêt même de la France dont la langue a perdu le combat de domination internationale au profit de l'anglais.

Chercheur infatigable, maître, passeur d'idées, Marc Quaghebeur a laissé dans cette trilogie provisoire consacrée à notre littérature, un monument, un socle qui fait, fera date. Et un exemple pour toutes les littératures francophones du monde dont enfin l'Académie française admet tenir compte jusqu'à ce que le gouvernement français, du moins son président Emmanuel Macron, lui consacre un temple dans le château emblématique de Villers Cotterets en 2023 !

Ce texte sera republié en 2025 dans les cahiers de l'académie luxembourgeoise, qui paraissent depuis 1934.

Relire Carlo Masoni

par Marcel Detiège

On ne devrait rendre d'hommage, post mortem, à personne, car ce faisant on se prive du plaisir d'assister au bonheur qu'éprouvent les gens de se savoir aimés et appréciés de leur vivant.

Les grands-messes ne font ni chaud ni froid aux morts ; elles ne réchauffent que l'amour propre des vivants.

Cependant, il faut en passer par ce rite, si l'on désire transmettre les exemples d'auteurs et d'œuvres méritant d'être exhumés du « déversoir commun » pour tenir lieu d'écoles aux neuves générations.

Nous aurions dû plus souvent dire notre admiration à Carlo Masoni pour sa poésie aux chaudes couleurs méditerranéennes, mêlant spiritualité et sensualité, ainsi que

pour sa prose tracée au cordeau, mais relevée de métaphores et d'expressions inédites, telles qu'il s'en rencontre à chaque page de son roman *La Quatrième porte* .

Voyez voir...

Page 25 : « Deux fauteuils vertigineux, disposés là pour les *commerces* familiaux [...] On lui *commit* le siège de faux cuir. »

Page 29 : « L'odeur qui macère a une *épaisseur* d'huile rance. »

Page 30 : « Tenant *colloque* avec le passé. »

Page 33 : « Le soleil *pleut*. »

Page 66 : « Pinchard, la mathématicienne, qui *liardait* sur les points. »

ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES
demande de membre
Secrétariat Général, 45, rue Dufour, BRUXELLES

Demande d'Affiliation

Le soussigné, de nationalité belge ou ayant en Belgique son principal établissement, demande d'être affilié à l'Association des Ecrivains belges en qualité de membre ~~adhésif~~ **adhésif** (indiquer la mention indiquer voir les conditions d'adhésion, Art. 4 des statuts).

Faciliter aux statuts reproduits au verso de la présente.

Je joins à la présente un certificat de lecture ~~visé et muni~~ délivré par le commissaire de police de mon domicile.

Ce certificat ne dispense d'ailleurs en aucun cas l'inscription ultérieure, aucune activité en faveur de l'œuvre ou de ses auteurs et d'être collabore à un ouvrage imprimé ou périodique par ailleurs.

Le soussigné le 12 octobre 1955
Signature : *Masoni*

Nom MASONI
Prénoms Lucie, Marie, Ghislain
Etablissement professionnel
Etablissement professionnel ou adresse de la carrière
Maison *Bruxelles*
Date de naissance *12 novembre 1921*
Lieu de naissance *Bruxelles, s. Jean*
Domicile *Bruxelles, s. Jean*
Né(e) le *12 novembre 1921*
Nationalité *Belge*

Liste (ou liste annexée) des ouvrages publiés, datés et numéros d'édition
Le Soleil qui pleut - éd. *Bruxelles* - *1955*
La Quatrième porte - éd. *Bruxelles* - *1955*
Le Soleil qui pleut - éd. *Bruxelles* - *1955*

Collaborations régulières :
(indiquer les périodiques et les autres)

Pour les affiliés étrangers :

Nom de naissance
(Si le requérant est veuve ou divorcée, elle rendra lire l'original)

A remplir par le Secrétariat :
Approuvé par le Secrétariat général en date du *12 oct. 1955*
Délivré au Conseil d'Administration le
Date :

185

On ne cesserait jusqu'à la dernière page de citer de ces tournures sortant de l'ordinaire.

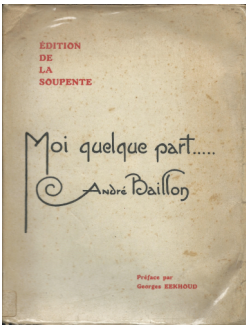
*

Nous aurions dû lui manifester plus souvent notre attachement, lui qui avait fréquenté, tout comme nous, le cabinet de Raoul Ruttiens, fidèle disciple du très redoutable bretteur et controversé Edmond Picard. Celui-ci avait fait ce mot : « Sans craindre le Pis, Car ne vaut que par lutte. »



Carlo Masoni, *La quatrième porte*. Roman. Avin : éd. Luce Wilquin, 2003.

Arrêtons-nous un instant à Raoul Ruttiens, membre agissant de l'AEB (le fonds Ruttiens) : il avait été au barreau de Bruxelles le maître de stage du somptueux poète Robert Goffin. À son domicile bruxellois, rue des Minimes, animateur de la «Soupente», il avait porté sur les fonts baptismaux le premier ouvrage d'André Baillon, intitulé *Moi quelque part* avec une préface de Georges Eekhoud.



Devenu juge de paix à Beauraing, il avait rameuté autour de lui les jeunes intellectuels de ce bourg, jusque-là obscur, et devenu subitement célèbre suite aux « Apparitions mariales », phénomène que ce rationaliste avait observé avec une attention critique, et dont il avait consigné les conclusions dans un mémoire déposé aux Archives épiscopales de Namur. Il faut citer parmi ses familiers Pierre Rouard, qui fut Auditeur près le tribunal du travail de Namur, et qui, se souvenant des conseils de son maître Ruttiens, Directeur des *Codes Servais et Messchlinck*, (*Les Codes belges*, éd. Larcier) composa un Précis de Droit en dix volumes qui devait connaître la vogue ; citer encore George Passelecq, fils d'un célèbre avocat bruxellois, qui après avoir été un héros de la

Résistance, entra dans les ordres, devint écrivain religieux, et l'auteur de la célèbre *Bible de Maredsous*, comme il est convenu de l'appeler.

*

Professeur de français, Carlo Masoni avait fait ses débuts dans la carrière à l'Athénée de Bertrix, sous les auspices d'Henri Detiège, préfet-fondateur, personnalité bienveillante et sympathique bon vivant. Fixé ensuite à Ottignies, Carlo Masoni poursuivit sa carrière à l'Athénée, et fonda le Centre culturel. Ses premières œuvres d'écrivain et de poète furent publiées aux éditions de la Dryade, que dirigeait un personnage hors du commun, Georges Bouillon, athée militant et anticlérical déclaré. Grand lecteur de Julien Benda, il avait à son exemple fait sa maxime de la parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Carlo Masoni, après ces premiers essais, publia trois romans à l'enseigne de Luce Wilquin, dont *La quatrième porte*.

L'épigraphe en est empruntée à Maurice Maeterlinck :

*À la troisième porte,
(Mon enfant, j'ai peur),
À la troisième porte
La lumière est morte.*

*

Ce n'est pas un roman d'amour, mais un roman sur l'amour, ce mythe populaire et si équivoque, qui consiste à jouir de soi en s'accroissant de la personne d'autrui. C'est le délire amoureux. L'amour est ce qui nous occupe jusqu'au faite de notre âge, suscite notre intérêt ébahi, bien plus que les

prodiges de l'industriosité humaine qui nous propulse, cependant, jusqu'aux banlieues sublunaires.

*

Le personnage principal de *La quatrième* porte s'appelle Georges Rivières. Ancien professeur de littérature et veuf inconsolé, suivant l'expression consacrée, il tente de combler le vide qu'a laissé Laurence, son épouse, par un succédané du délire amoureux : l'obsession génésique. Son rêve est de concrétiser leur projet commun de pallier la stérilité de leur couple par l'adoption d'un enfant préférentiellement de sexe féminin. Ce sera sur Marina que se porteront ses vues, une petite réfugiée qu'il prend sous son aile afin de l'agrèger à la société. Ses efforts se solderont par un échec. On ne peut décidément faire le bonheur des gens malgré eux. Il s'intéresse, ensuite, à Julie, une jeune aide-ménagère qui désire passer la bague au doigt de son fiancé, retenu par son paternel, lequel ne trouve pas assez bon parti son élue. Georges Rivières parviendra à vaincre les réticences du père vénal en dotant la fille trop pauvre. Le père et le fils ne laisseront pas de trouver suspect qu'un vieux homme qu'ils ne connaissent ni d'Ève ni d'Adam se dépouille pour des épousailles où il n'a aucune part, à moins qu'il n'espère que la jeune femme ne lui accorde quelque faveur. Et s'il en était ainsi, ne serait-ce pas la preuve que Julie est une personne délurée sur qui le futur mari pourra compter s'il y échet ? Et puis, après tout, il n'y a pas de mal à faire son bonheur sans négliger le bonheur d'autrui ! L'affaire sera conclue. Récapitulons : Laurence, l'épouse, Marina, la petite réfugiée, et Julie, l'aide-ménagère, cela fait trois portes. La quatrième porte s'ouvrira sur le néant. Georges Rivières qui avait pris le pli d'aller s'aérer au haut d'une falaise, un jour, ne revient point.

On retrouvera son corps ramené sur le rivage par la mer démontée. Quatrième porte. Porte fatale. Le compte est bon.

*

Carlo Masoni, dont nous nous souvenons comme d'un homme plus petit que grand, ne payant pas de mine, discret, courtois, au sourire figé par une politesse native, était un écrivain catholique au style chaste. Mais chasteté ne veut pas dire manque de sensualité. Au contraire, la chasteté nous semble le comble de la sensualité. Il s'en témoigne dans cet extrait d'une scène d'ébullition des sens :

« Cette nuit- là, il n'arrivait pas à dormir ; [...] il gigotait, se tournait à droite, se retournait à gauche, cherchant un espace frais dans un lit dévasté. Il décida de prendre une douche. L'eau frissonnait sur lui comme un feuillage léger. Elle inventait sur son corps un ruissellement de caresses subtil et audacieux. Et ces caresses, il en connaissait la douceur. C'étaient les doigts, c'étaient les lèvres de Laurence soudain retrouvée, ces petites choses tendres qui effleuraient sa bouche, qui couraient sur sa poitrine, sur son ventre, sur ses cuisses. Il s'éponge à peine, regagne sa chambre. La robe de bal était étendue sur le lit. Il se jette dessus. L'étoffe contre sa peau était une chair nue. Elle était le corps de Laurence, sous lui, chaud et palpitant. Et ce corps déchaînait en lui un grand désir rouge. Il s'ouvrait. Il appelait ses coups de boutoir... »

L'auteur ne précise rien, il suggère...

*

Il arrive, cependant, qu'emporté par la passion l'auteur ne résiste pas à un certain voyeurisme, à une certaine impudicité. Il s'agit, ici, de la petite Marina pénétrant par hasard dans le

galetas où sa mère, prostituée, exerce sa sulfureuse industrie.

« Marina risque un œil. Allongée sur le lit, les cuisses à l'air, nue et lâchant de courts jappements, il y a sa mère. Accroupi sur elle, un homme, nu lui aussi et tressautant. Il a un gros ventre tendu comme un ballon. Il halète. Il malaxe la femme. Pétrifiée l'enfant les regarde. Est-ce la brûlure de ses regards qui les alerte ? Deux têtes en même temps se retournent. Deux visages congestionnés, et tordus de stupeur. Avec des yeux qui fulgurent. La mère pousse un juron, repousse l'homme des deux mains. Celui-ci s'écarte et ce que l'enfant aperçoit lui est si répugnant qu'elle s'enfuit dans sa mansarde pour vomir. »

Ici, l'auteur cesse d'écrire dans le vague, il cesse d'être littéraire pour s'aventurer dans la description à l'aide de ce que Georges Simenon appelait des « mots-matière ».

Cependant, cette sorte de réalisme n'est que d'accident ; l'auteur n'en abuse point.

*

De tout quoi, Carlo Masoni est décidément un de nos bons écrivains, nous avons failli dire « grands écrivains », fût-ce à hauteur de *happy few* ; mais un grand écrivain n'est pas nécessairement un bon écrivain, et c'est la qualité dominante de notre auteur. Le relire, c'est se donner à soi-même une leçon d'écriture, c'est rafraîchir les conseils que donnaient les vieux professeurs d'autrefois, ennemis des lieux communs et de la banalité, mais en revanche, exigeants sur la limpidité de la phrase, et par-dessus tout la propriété des termes, dont le manque dans le langage parlé entraîne par cascade la multiplication de ces interjections grotesquement puériles : «Heu ! Heu ! Heu !... et heu !»

Les causeries artistiques et littéraires du Musée Camille Lemonnier

Victor Hugo & le Spiritisme
par **Véronique Flabat-Piot**

Les salons de la Maison des Écrivains ont accueilli, le samedi 10 février, Véronique Flabat-Piot, Présidente-Fondatrice de la Plume vagabonde, Membre du Conseil des Rosati d'Arras et Vice-présidente de la Société des Poètes Français. L'illustre poétesse, maintes fois couronnée de laurier et d'yeuse, était venue d'Erquelinnes, au sud de Mons, où elle vit. Car Véronique Flabat-Piot est belge et, par son œuvre littéraire, fait honneur à la Belgique.

L'intérêt de notre oratrice pour le grand poète français remonte à l'enfance. C'est, en effet, à cause du bel Hugo qu'elle reçut, à l'âge de dix ans, la seule retenue de sa scolarité. Elle faisait alors ses humanités au Collège de l'Immaculée Conception, où elle commit le péché de lire, sur le conseil de sa mère, *Les Misérables* dans une version non expurgée durant la récréation. Audace impardonnable, alors qu'elle aurait dû batifoler avec ses condisciples. L'hyper-illustrissime, dont Sainte-Beuve disait « Hugo est un cyclope, il n'a qu'un œil, il ne voit que lui », demeura l'auteur favori de notre oratrice, et surtout l'inspirateur de son œuvre poétique. Ce qui ne l'empêcha pas de commettre des poésies non rimées au point d'obtenir le Grand Prix Maurice Rollinat de poésie libérée, après avoir obtenu le même Grand Prix, mais de poésie classique !

Il faut se souvenir que le spiritisme des « tables

tournantes » était très en vogue à Londres et à Paris au mitan du XIXe siècle, et continue de fasciner, Outre-Atlantique comme dans la vieille Europe, le monde des arts et des lettres. La question de l'après-vie commence à nous hanter dès que nous prenons, avec l'âge, conscience que notre vie s'arrêtera un jour. Nous cherchons alors à percer le mystère de l'après-mort. Ce désir est d'autant plus puissant quand nous avons perdu un être aimé : un aïeul, un enfant, une amie chère ou un merveilleux amant... Victor Hugo perdit sa fille adorée, Léopoldine, sa « Didine » ; elle était morte noyée dans la Seine à Villequier, en février 1843. Il était inconsolable.

C'est sous l'influence de Delphine de Girardin, amie de jeunesse, qui s'adonnait à cette nouvelle mode, que Victor Hugo, père exploré, se lança, dix ans après la mort de sa fille, dans cette aventure spirituelle, lors de séances presque journalières, pendant deux ans et demi, de 1853 à 1855, à Marine Terrace en île de Jersey, où l'avait conduit son exil. Cette mode donnera naissance, en 1857, à un traité de spiritisme, *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec, le pseudonyme de Léon Rivail (son nom de druide dans une vie antérieure).

La table tournante, parlante par mouvements et coups, le mettra en rapport avec d'illustres disparus : Chateaubriand (son modèle), Dante, Racine, Marat, Charlotte Corday, Robespierre, André Chénier, Molière, Shakespeare, Lord Byron, Walter Scott, Louis XVI, Napoléon Ier, Luther, Galilée, Platon, Aristote, Anacréon, Annibal, Isaïe, Josué, Mahomet et même Jésus-Christ.

Même *La Mort* viendra parler aux habitants de Marine Terrace, le 19 septembre 1854. Que leur révéla-t-elle ? Tout grand esprit fait dans sa vie deux œuvres : son œuvre de vivant et son œuvre de fantôme. Dans la première, il jette le monde terrestre, dans la seconde, le monde céleste. Le plus

pénible travail est celui de fantôme, qui s'accomplit la nuit et dans l'esseulement et le silence universel. Elle conclut par ces mots, combien hugolien ! « Sois l'Œdipe de ta vie et le Sphinx de ta tombe ». Notre oratrice nous rappelle alors que *La Mort* dicta au poète son grand précepte quelques jours plus tard : «Échelonne dans ton testament, tes œuvres posthumes... On cherche, ta tombe trouve ; on doute, ta tombe affirme ; on nie, ta tombe prouve... Quoi ? Toutes les vérités qui sont encore aujourd'hui dans l'avenir. Toi, mort, tu aides les vivants ; toi, muet, tu les enseignes ; toi, invisible, tu les vois ; ton œuvre ne dit pas peut-être. Elle dit : certainement...»

Ce compte-rendu succinct de la brillante conférence de Véronique Flabat-Piot devrait interpeller, ce me semble, les gens de lettres, surtout les poètes qui sont par vocation en rapport avec l'au-delà des choses sensibles.

Lors de la réception qui suivit, l'oratrice dédicaca quelques-uns de ses ouvrages, et surtout s'entretint avec les personnalités littéraires qui étaient venues l'écouter. Car le public n'était pas seulement nombreux, il était de haute qualité.

Le Musée Camille Lemonnier peut avec raison s'enorgueillir de cette séance, qui aurait tant plu au maître des lieux, le maréchal des Lettres belges !

Jean-Loup SEBAN

Conservateur du Musée Camille Lemonnier

Délégué pour le Benelux de la Société des Poètes Français

Ambassadeur d'Art & Poésie de Touraine



Photographie d'Anita De Meyer

Les entretiens de l'AEB

*Entretien de
Carino Bucciarelli
avec
Alexandre Millon*

À propos de :

Le symbole de l'infini. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2024.

Alexandre Millon : Entrons dans le « vif/infini » du sujet. L'étymologie est claire : du latin finis l'infini est sans limite, sans borne, ni clôture ni fin. Et déjà, il nous faut distinguer *l'infini* de *l'indéfini* qui est une chose sans *limite connue ou connaissable*. Une des illustrations de l'infini qui tient une place « première » dans ta fiction, est les nombres, peux-tu nous en dire plus ?

Carino Bucciarelli : Les sciences et en particulier l'astronomie m'ont toujours intéressé. De nouvelles façons d'appréhender le savoir scientifique depuis l'apparition de la mécanique quantique nous ont conduits à un retour vers une sorte de vue philosophique des connaissances, perdue depuis l'Antiquité. La physique que l'on croyait bien cernée et à portée de main vers la fin du XIXe siècle s'est révélée pratiquement insondable et, pour tout dire, incompréhensible même pour les chercheurs les plus pointus. Chaque découverte actuellement, plutôt que d'apporter une solution, ne fait que reculer les limites de nos savoirs. Les passions et interrogations dégagées par les recherches ouvrent un champ où nous ne nous trouvons plus seulement devant une analyse méthodique mais aussi

devant un émerveillement face à la complexité du comportement de la matière. « Vous pensez que l'univers est étrange, il est encore plus étrange que vous ne le pensez », nous dit le physicien américain Brian Greene.

A. M. : Si les mathématiques étaient un genre littéraire, on pourrait dire : poésie ?

C. B. : La beauté des mathématiques peut fasciner comme l'art, rappelons que la musique est régie par des lois mathématiques, mais disons malgré tout que seule la poésie quand elle est écrite et la musique quand elle est jouée apportent ce je ne sais quoi de charnel ou de spirituel qui échappe aux nombres. Si l'astrophysique m'intéresse, les mécanismes cérébraux qui déclenchent la production artistique échappent, eux, à la science et font appel à des schémas intuitifs ancrés en nous par l'expérience et l'éducation, il serait vain d'établir un rapprochement entre les deux.

A. M. : Ton personnage, monsieur Louvier, sort de prison. De quelle prison s'agit-il, celle que nous connaissons : l'incarcération pure et simple, ou une métaphore de l'infini qui serait en soi une prison ? Ou au contraire est-il envisagé, cet infini, par le narrateur comme une liberté, comme une réponse, un baume, à la finitude ?

C. B. : Il faut savoir que j'écris d'instinct, sans schéma préalable. La construction labyrinthique de certains de mes romans peut donner l'impression inverse, mais elle est l'aboutissement d'un travail lent où la narration se construit au fur et à mesure de l'écriture. Il est salutaire de ne pas entraver la construction d'un livre par des questions d'intentions ou d'objectif. Le début du roman, la libération d'un prisonnier,

ouvrait la porte, c'est le cas de le dire, à l'imaginaire ; tout pouvait se produire et les notions de nombres et de perte d'identité, un thème d'ailleurs récurrent chez moi, sont apparues durant l'écriture. Mon personnage, comme nous tous, reste prisonnier d'un environnement, de ses rapports avec les autres ; la liberté, la sacro-sainte liberté évoquée par toutes les politiques, les idéologies, les religions n'est qu'une illusion, une construction culturelle. J'ignore si le déterminisme total tel que l'imaginait Einstein existe réellement, cela voudrait dire que tout est tracé d'avance, mais même si une part de libre arbitre nous est accordée, nos comportements et jusqu'à nos pensées sont en grande partie dictés par notre entourage et notre personnalité qui, elle-même, nous est imposée et non choisie.

A. M. : Louvier fréquente assidûment la bibliothèque du pénitencier. Une idée lumineuse surgit page 94, celle du livre universel...

C. B. : J'ai repris l'idée développée par Jorge Luis Borges dans *La bibliothèque de Babel* et *Le livre de sable*. Si l'on imagine une bibliothèque infinie où ne figurerait pas deux fois le même ouvrage, elle comprendrait forcément *Le Livre* de la vérité universelle, le hasard semblant forcément, puisque nous avons un nombre infini de combinaisons, les caractères dans l'ordre adéquat. Idée grandiose, mais qui ne fait que reculer d'un cran le problème : dans la bibliothèque infinie, où se trouve ce livre et comment le reconnaître ? À la relecture de mon roman, j'ai mesuré encore une fois qu'il avait été façonné par toute une vie marquée par le poids d'un parcours social. Nous sommes les autres, disait Henri Laborit.

A. M. : Ta fiction est rythmée, haletante. Tes personnages, jusqu'à la maman de Louvier suicidée, disparue revenue,

ressurgie, tout le monde a le « même visage » ; bien que les traits diffèrent, s'impose ici une ressemblance. Un emboîtement de destinées gigognes ?

C. B. : La destinée, notre destinée individuelle est forcément au cœur de tout ce que j'écris. En aucun cas, je ne veux théoriser, la fiction permet des errements interdits à la philosophie. L'aspect faussement polar de certains de mes livres, je l'espère, empêche l'ennui de s'installer. S'ils sont destinés à un public lettré, ils obéissent malgré tout à une loi fondamentale : on doit lire pour s'émerveiller, par plaisir.

A. M. : Précisons que le visage de ton personnage a été scarifié, par le locataire de l'appartement que Louvier était en train de cambrioler, et ce, avant son emprisonnement. Pour faire court et ne pas tout dévoiler de l'histoire : Louvier est piégé, endormi et se réveille les deux joues marquées par deux cicatrices. La joue gauche par ce symbole $\#$ (le dièse des musiciens) et la droite par ∞ , celui de l'infini. Quelle correspondance entre les deux symboles ?

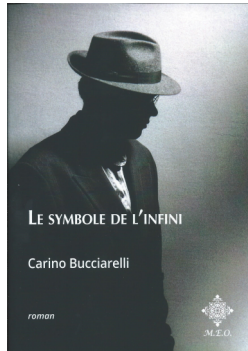
C. B. : Ah, au lecteur de se faire son idée...

A. M. : J'en viens à ma dernière question. Ce livre et les deux précédents : *Mon hôte s'appelait Mal Waldron* (2019) et *Nous et les oiseaux* (2021) forment un triptyque. Un fil rouge ?

C. B. : Après une rupture de quinze années avec l'écriture, j'ai écrit coup sur coup ces trois romans sans me préoccuper des thématiques et des enjeux dégagés ; c'est en bouclant *Le symbole de l'infini* que je me suis rendu compte que, si les trois livres peuvent se lire indépendamment, ils présentent chaque fois des facettes différentes de thèmes identiques : les

LES ENTRETIENS DE L'AEB

problématiques de l'identité, des noms de famille, de l'appartenance des enfants, du destin subi. J'ai l'espoir, dans quatre ou cinq ans, de les voir republiés en un seul volume.



*Entretien de
Évelyne Guzy
avec
Alexandre Millon*

À propos de :

**Belgiques – Ce qui reste quand on a tout oublié...
Nouvelles. Héவில் : éd. Ker, coll. Belgiques, 2023.**

Alexandre Millon : *Ce qui reste quand on a tout oublié*, derrière ce beau titre, moi je pense aux valeurs refuges, tu entends quoi ?

Évelyne Guzy : Que reste-t-il quand on a tout oublié ? J'ai construit mon recueil, hantée par cette interrogation, qui a tenu lieu à la fois de fil rouge et de contrainte littéraire. Mais comment l'aborder par le biais de la fiction, de la subjectivité ? Tous les personnages qui peuplent mon livre sont soumis à une expérience particulière, qui les confronte à la question de la mémoire, personnelle ou universelle. Et chacun apporte sa propre réponse, sans porosité avec celle des autres, au risque de la contradiction, ou plutôt du paradoxe. Car on peut percevoir – plutôt que penser – qu'il faut à la fois intégrer le passé pour construire *et* l'oublier pour pouvoir avancer. Quelle que soit l'option retenue – qui est parfois un entre-deux – les héros de mes nouvelles choisissent de cheminer vers la lumière, de surmonter – ou d'intégrer – les cassures ou les deuils. Et, *in fine*, il leur reste cette sensation de douceur, qu'on peut trouver en soi et autour de soi, même dans les pires moments. Une douceur qu'on pourrait appeler amour lorsqu'elle se manifeste par d'autres humains, leur souvenir ou les histoires qu'ils nous ont racontées. Une douceur qu'on peut

nommer harmonie, aussi, et que nous offre le monde environnant : un étang, un magnolia, des faucons pèlerins, le goût d'un morceau de sucre beurré, les couleurs de la mer du Nord... Des émotions, des perceptions et du silence aussi, beaucoup de silence. Car pour que nous parlent les pavés de la mémoire, il faut pouvoir se taire, méditer, et les écouter évoquer leur existence passée. Accepter que la poésie, cette forme particulière de silence, pénètre notre vie. Parfois, l'allusion est plus parlante que la démonstration.

Dans la très belle critique qu'il a consacrée à *Belgiques. Ce qui reste quand on a tout oublié*, Éric Allard (*Les Belles Phrases*, 23/11/23), avance cette formule qui m'a beaucoup touchée, tant elle est claire et mystérieuse à la fois : « Dans une division, qui n'a pas fait de quartier, le reste n'est-il pas la seule partie entière, non fractionnée, qui fait face et force vive pour les opérations futures ? » Il conclut, entre les lignes, que la magie de l'oubli, c'est ce qui subsiste dans la mémoire et continue à travailler dans l'inconscient. Le mien s'exprime par ces histoires, avec le secret espoir qu'il parle à celui de mes lecteurs.

A. M. : Dans ton livre, l'une de mes nouvelles préférées s'intitule *Le Pèlerin de Saint-Job*, je te cite : « ...Quel nom quand on y pense... Job, le souffrant, Job, le croyant, Job qui traversa tant d'épreuves et de tentations afin de prouver son amour du Très Grand. Job qui a tout perdu – famille et biens, qui a tout souffert et tout retrouvé grâce la foi. Est-ce le cas de mon Pèlerin ? Celui qui souffre dans mon lit n'aura pas cette chance... » Dans cet extrait, j'entends au moins deux choses. La première me renvoie à mes parents issus de deux cultures et religions différentes, tous les deux laïques (pas athées). À

leur époque, on n'en parlait pas tant que ça, de la laïcité, du moins dans nos entourages... Je me retrouve presque naturellement dans cette judéité pour laquelle Dieu n'est pas le cœur du « problème » mais plutôt « l'idée de Dieu », et ce qu'on en fait. La seconde me renvoie à cet homme qui souffre dans son lit, poussé par la maladie au seuil de la mort ; sa foi est une chance, au sens de la force ?

É. G. : Dieu est définitivement absent. Des réflexions de la narratrice, comme des mots de la nouvelle. La femme que nous suivons évoque la foi, c'est tout autre chose. Elle croit en la force des mythes : ils nous invitent à nous interroger sur les questions essentielles, la vie et la mort, Éros – dans tous les sens du terme – et Thanatos.

Est-ce le hasard ou le destin qui la mènent vers la place Saint-Job, du nom du souffrant de la Bible ? Peu importe finalement, puisque chaque élément qui l'entoure, un peu à la manière des animistes, l'inspire et la nourrit. Dans le même temps, ce mythe de Job, elle ne le digère pas au pied de la lettre. Elle le provoque, le remet en question, car visiblement il ne colle pas à l'inéluctable qu'elle vit. Le type de spiritualité qui l'anime l'amène à accepter certains signes, certaines synchronicités, que lui révèlent les lieux ou les êtres qu'elle croise, et à s'opposer à d'autres car ils ne cadrent pas avec son histoire. Le réel prend toujours le dessus, et il est sans espoir. Quant à l'homme au fond de son lit, la narratrice ne nous en dit rien, ou seulement le principal : il vit sa fin. Seule la force du désir éloigne cette femme du désespoir.

À la réflexion – car je n'ai pas pensé à cela en écrivant la nouvelle – la cheminante tente d'harmoniser en elle deux expressions de l'Éros : l'amour – du mourant, et le désir – du vivant.

LES ENTRETIENS DE L'AEB

A. M. : Rappelons qu'il s'agit dans ton livre de fictions. Dans l'une d'elles (*Le monde d'en bas*), apparaît ceci : « Tout ce qui est en haut est comme tout ce qui est en bas. » Au sein du judaïsme (mais pas que) certains pensent la spiritualité selon un rapport très vertical ; pour d'autres, Dieu se manifeste dans le rapport horizontal entre humains. Sans trop déflorer, de quoi s'agit-il ?

É. G. : Imaginons un monde d'après, où les océans ont envahi les terres, toutes les terres. L'humanité survivra-t-elle ? Et si, plutôt qu'explorer l'espace, nous partions à la conquête des fonds marins ? Alors, tout ce qui est aujourd'hui en haut serait en bas... C'est ce que j'envisage dans cette dystopie.

La phrase elle-même – « Tout ce qui est en haut est comme tout ce qui est en bas » est issue d'un texte de la tradition ésotérique, *La Table d'Émeraude*, reliant ainsi la sagesse la plus ancienne à celle d'un monde futur, d'une humanité nouvelle, qui aurait su préserver les lumières du passé. Une humanité qui, malgré le changement d'aspect et de lieu de vie, aurait pu conserver ce qui fait son essence. Et selon moi – comme le suggère le judaïsme que tu évoques – c'est d'abord notre histoire commune qui constitue notre nature partagée, au-delà de notre patrimoine génétique.

Dans cette nouvelle, c'est l'ingéniosité et l'instinct de survie de l'être humain qui lui permettent de se recréer. Et cette faculté, il la tire du lien tissé entre les générations, de la transmission. D'une spiritualité horizontale, oui, hors de toute manifestation divine.

A. M. : Dans mon interview au sujet de ton précédent livre, *La Malédiction des mots* (M. E. O éd. 2021), tu me disais : « Je voulais sortir d'une mémoire mortifère et accueillir dans la joie les disparus du passé en leur offrant, en quelque sorte, une

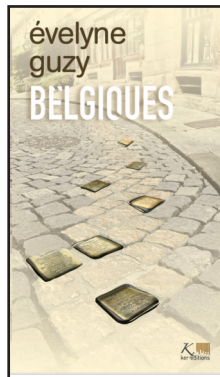
LES ENTRETIENS DE L'AEB

seconde vie. » Dans celui-ci, hanté par le manque, l'absence de l'être cher, il me plaît de souligner que tu répands aussi la joie, par une marche en avant. As-tu un nouveau chantier d'écriture ?

É. G. : Écrire de la fiction, c'est à la fois, sur le plan personnel, sublimer, et tenter, sur le plan universel, de partager une commune humanité. Et, lorsqu'au détour du chemin émerge la joie, celle qui donne de l'énergie pour avancer, on sait pourquoi on s'astreint à l'exigence de la création.

Je suis perfectionniste et je produis peu, lentement, et seulement lorsqu'une force intérieure m'y pousse. Durant quinze ans, j'ai abordé dans mes fictions les thèmes de la violence et de la mémoire, tentant d'apporter un peu de lumière, voire d'espoir, face à des sujets obscurs. Aujourd'hui, je me demande si je n'explorerais pas le désir, cette force qui nous pousse et nous aspire à la fois, cet élan qui nous met en projet, social, spirituel ou personnel. Mais c'est juste une idée, rien d'abouti, pour le moment je réfléchis.

Avant d'entamer un prochain chantier, je recule pour mieux sauter !



Rideaux *(Chroniques théâtrales & cinématographiques)*

par
Anne-Michèle Hamesse

Le Paradis terrestre, un film de Henri van Lierde

Le cinéma belge, vous connaissez ?

Pas de grandes superproductions mais des pépites, qui transmettent tout ce que notre pays suppose d'autodérision, d'absurde et d'humour décalé.

Le Paradis terrestre d'Henri Van Lierde (l'auteur du *Colloque de Moulinsart*, Rossel éd., 1982) après le très remarqué *Honeymoon* projeté il y a quatre ans au Cinéma Flagey, nous laisse pantois.

Dès l'abord une impression d'irréalité nous saisit. Elle ne fera que s'accroître tout au long de ce film tourné en apparence dans un désert torride et lointain (en fait, dans les dunes de la Mer du Nord) mais visionné en plein hiver au cinéma Aventure, avec de la neige et des flocons alentour.

Bref une impression d'irréalité totale, désarticulation entre le décor, le sujet et le climat ambiant.

Il est question d'une famille qui déterra jadis en Mésopotamie l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal pour le transférer près d'Avignon, au lieu-dit *Le Paradis terrestre*.

Nous est raconté un épisode méconnu de l'Histoire de l'Église visant à ébranler – excusez du peu – les fondements de notre civilisation judéo-chrétienne.

RIDEAUX

Alexandre von Sivers excelle dans le rôle étonnant d'un cardinal improbable qui (mû par l'ambition ?) commande une mission : retrouver l'arbre et le photographe.

Henri Van Lierde apparaît lui-même dans le rôle de Satan, morigénant un Christ captif avec un accent espagnol qui évoque vraisemblablement celui de Salvador Dali...

Les autres acteurs, Adam et Eve, deux gardiens cafouilleux, et nombre d'ecclésiastiques nains coiffés de grands chapeaux noirs, ajoutent au caractère onirique de ce qu'il est tentant d'appeler un conte fantastique; chaque comédien enrichit l'étrangeté du propos de sa note personnelle.

Tout ça pour dire que ce qu'on appelle le *génie belge*, ce réalisme magique, cette propension à l'absurde, cette tendance subtile à l'autodérision, une poésie qui n'appartient qu'à nous, l'art d'une folie déconstruite, comme un lego bousculé et cent fois refait, sévit partout, pas seulement dans nos livres mais également dans les salles obscures.

Notre art magique se joue aussi au cinéma.

Théâtre Royal du Parc : *Le Misanthrope* de Molière, du 7 mars au 6 avril 2024.

Avec Julien Besure, Denis Carpentier, Bénédicte Chabot, Damien De Dobbeleer, Pauline Desmet, Itsik Elbaz, Stéphane Fenocchi, Benjamin Van Belleghem, Anouchka Vingtier.

Mise en scène Patrice Mincke – Assistanat Sandrine Bonjean

Scénographie Vincent Bresmal Matthieu Delcourt Costumes Chandra Vellut et Cécile Manokoune

Lumières Alain Collet Création musicale Daphné D'Heur

Maquillage et coiffures Tiuku Deplus.

Dans la série des Impossibles Résurrections, il me plairait de convier, et ceci est bien sûr un exercice d'imagination, de convier donc Jean-Baptiste Poquelin à la représentation du *Misanthrope* au Théâtre du Parc.

Juste pour voir sa stupeur, sa joie, son plaisir en trouvant là confirmation de ce que son oeuvre n'a pas pris une ride.

Pour voir son Alceste évoluer au sein d'une grande entreprise d'aujourd'hui, envahir la scène, tonitruant de sincérité, audible et intègre du début à la fin. Un flamboyant Itsik Elbaz !

Épaulé par une Célimène (Pauline Desmet) cocasse et jouette, adorable écervelée, mais moins superficielle qu'elle n'en a l'air, et par une Arsinoé (Anouchka Vingtier) perfide à souhait.

RIDEAUX

Les autres comédiens, une équipe enthousiaste et imaginative, incarnent ce petit monde de cour d'alors, évoquant les réseaux d'influence d'aujourd'hui, tous justes et dans le ton.

Seuls ont changé les moyens de communication. Ainsi le sonnet d'Oronte s'inscrit sur un écran géant.

La pièce remise au goût du jour, sans toutefois que le texte en soit modifié, a gardé sa percutante actualité, la transposition à notre époque n'y fait rien, les mêmes jeux d'hypocrisie sociale dénoncés par Alceste sont toujours de mise, ils sont intemporels.

Confrontés que nous sommes aux merveilles et aux périls de l'informatique, qui ne nous étonnent même plus, nous devons constater que le jeu social n'a pas changé, sur ce plan la société de Molière ressemble à celle d'aujourd'hui.

Les comportements de la noblesse de cour de 1660 sont les mêmes que ceux qui agitent les relations professionnelles et les réseaux sociaux d'aujourd'hui : dissimulation, jalousies, harcèlements, insultes, moqueries, la comédie humaine reste inchangée.

Tout ce qu'Alceste rejette appartient toujours à notre temps.

On en rit ou on en pleure.

On le joue au théâtre.

Rien ne change, et surtout pas Molière.

L'Impresario de Smyrne, Scènes de la vie d'opéra.

À partir de *L'Impresario de Smyrne* (1759) et du *Théâtre Comique* (1750) de Carlo Goldoni.

Théâtre Royal du Parc, 1000 Bruxelles, du 18 janvier au 17 février 2024.

avec Natalie Dessay, Julie Mossay, Jeanne Piponnier, Eddy Letexier, Thomas Condemine, Raphaël Bremard et Damien Bigourdan en alternance, Cyril Collet, Antoine Minne
Et l'ensemble baroque Masques dirigé par Olivier Fortin

Goldoni a été surnommé le Molière vénitien ; il a voulu avant tout divertir, provoquer le rire en multipliant les répliques à l'emporte-pièce, user de savantes voltiges de mots et de péripéties.

Le public d'alors avide de plaisir, enchanté, en redemandait.

Il décrit ici cette société des gens de l'opéra, qui ressemble beaucoup à la nôtre, faite d'artistes à l'individualisme féroce, de jalousies et de courses à la gloire.

Chacun désire être le meilleur, devient pathétique, les batailles se déchaînent.

Un impresario fait son apparition pour engager les meilleurs qui figureront au programme d'un opéra de rêve à Smyrne.

Tous veulent y participer, à la première place de préférence, les chanteurs se disputent, le castrat se pressent un dieu incompris.

Leurs échecs, leurs ambitions déçues, leur lutte pour survivre ont lieu devant nous dans un décor penché, comme au bord de l'abîme.

La scène apparaît grise et comme dissimulée par des écrans de fumée ; seule la musique est présente, sublimée par un ensemble baroque de quelques musiciens inspirés.

Il y a la magnifique Natalie Dessay, drôle et enchanteresse soprano reconnue internationalement , elle chante et déchaîne les rires par ses mimiques savoureuses, les autres aussi rivalisent de talent, tous sont professionnels, c'est de l'opéra, c'est aussi de la critique sociale et cette analyse de notre temps qui, au fond, ne diffère pas beaucoup de cette époque révolue.

Les mêmes égos, s'agitent, tentent de surnager, la même course au succès les attise, ils subissent les mêmes trahisons, triment l'impécuniosité des artistes, subissent l'impression ressentie par chacun d'être le meilleur, le seul qui vaille.

Tout cela est très actuel, l'humanité dépeinte pas Goldoni ressemble à la nôtre, jusqu'au naufrage final quand, abandonnés, leur apparaîtra la nécessité de s'unir, de faire bloc contre la machine financière qui cherche à les broyer.

Rien de nouveau là, le message est universel, porté par la voix du théâtre, sauf que ce spectacle retentit de l'enthousiasme de la jeunesse, de l'opéra, du chant lyrique et de tous les arts, à toutes les époques.

Le metteur en scène Laurent Pelly l'a bien compris qui a su porter Goldoni, le Molière vénitien, au cœur de notre temps.

Les artistes ne changeront jamais, leurs cris, quelles que soient les voix qui les portent, restent inchangés.

Adolphe NYSENHOLC, *Mère de guerre* (Théâtre).

Il est de ces douleurs qui ne s'effacent jamais, le théâtre de Nysenholc les raconte, les met en scène, elles reviennent comme un leitmotiv tout au long de la vie, sous forme de hantise permanente.

J'avais présenté à l'AEB en novembre 2006 la pièce *Mère de Guerre*, théâtre de la mémoire, du souvenir ; il nous revient aujourd'hui intact, n'ayant rien perdu de sa force, de son désarroi.

Théâtre humain, douloureux, poignant.

Adolphe Nysenholc, grand spécialiste de Charlie Chaplin, professeur d'université, reconnu internationalement pour ses ouvrages sur le cinéma, présente ici l'essentiel, le cœur même de son œuvre, sa condition d'enfant caché lors la Shoah.

Il était présent le 11 février dernier dans une petite salle, «Le Petit Chapeau Rond Rouge» en un seul en scène, avec seulement un chapeau et deux ou trois statuettes choisies dans l'atelier de moulage du Cinquantenaire, figurant les rôles.

Cela ressemble à un jeu, c'est pourtant un exercice impressionnant, saisissant, de psychanalyse qui amuse aussi les enfants.

Adolphe Nysenholc s'efforce ainsi de reconstituer le puzzle tragique de son enfance, avec toujours cette présence première, perdue, toujours absente et toujours récréée. Avec la présence de ces deux mères, une disparue et une sauveuse.

Entre fracas de camions, enlèvements et bruits de bottes nazies on perçoit toute la noirceur de cette enfance détruite en participant à ce jeu qui tente de la rafistoler, d'y trouver un sens, de la remettre en ordre, de la récréer, de la réparer.

La rivalité supposée entre la « mère de guerre » et la mère disparue se révèle sans cesse, la déchirure est réelle entre les

deux femmes, la marâtre et la mère.

Que chacun y trouve sa juste place, c'est le souhait impossible de l'auteur, mais rien ne se répare, rien ne se rafistole, les blessures restent ouvertes, le mal est fait.

Adolphe Nysenholc aura cependant tenté de faire entrer un halo de lumière dans l'indicible, il y parvient, le public est bouleversé.

Lectures

Carino BUCCIARELLI, *Le symbole de l'infini*. Roman. Bruxelles, éd. M.E.O, 2024.

Sous l'égide de Borges, à l'ombre des bibliothèques d'où émergent Dostoïevski et d'autres, le roman de Bucciarelli nous plonge dans les rumeurs infinies de mondes sans parois, qui s'inventent, s'inversent, se multiplient.

Louvier, sorti de prison, où il a passé sept ans, croise sans cesse les visages de sa mère, son propre visage dans les figures que sa libération lui propose.

Il rencontre une femme, sa femme ; est affublé de cicatrices (celle de l'infini, plus #) ; il longe des routes elles-mêmes sans fin ; entre dans un hôtel aux chambres infinies ; il est le père sans doute de jumeaux.

Le monde ainsi décrit enveloppe le lecteur dans un espace sans frein, qui déroule sa propre logique. Tout ainsi se voit répété dans une rumeur immense de redites. L'univers proprement kafkaïen cède ses murs, ses contraintes, ses limites contre celui d'un langage qui se forge ainsi sa propre identité.

En vingt-sept chapitres, le livre, qui fait si souvent appel et référence à la bibliothèque d'une prison – Louvier en a lu tous les livres –, se mord la queue volontairement, tel le serpent, laissant le lecteur dans l'indécision totale de son propos. Où sommes-nous? Que voyons-nous? Les questions sont multiples et les réponses infinies...

Philippe Leuckx

Carino BUCCIARELLI, *Revêtu de pierre*. Poésies. Bruxelles: éd. du Grenier Jane Tony, coll. Les Chants de Jane n°36, mars-avril 2023.

Dans la tradition des textes fantastiques et absurdes de l'auteur, *Revêtu de pierre*, long poème en vers assume l'inconfort d'une imagination délirante (le texte se clôt par « quatre délires »), qui fait fi de toute réalité tangible comme de toute identification : l'autre, vraiment autre, plane ici, entre fantômes et fantasmés, dans le terroir d'une inspiration où un père peut avoir huit ans, et le fils sept, quand les sens sont à découvrir entre les lignes d'un « conte » sans queue ni tête, genre dans lequel l'auteur s'exprime avec brio.

Une mort certaine s'est emparée des protagonistes, « hommes disgracieux » ou êtres de cendres ; un « bordel pour chimpanzés » ou autres lieux interlopes parsèment le recueil.

D'ailleurs, l'être qui parle là ignore qui il est, où il se trouve, ce qu'il peut bien faire, et il termine son périple dérisoire en multipliant les questions : les « quatre délires », en effet, sont en partie de questionnantes métaphysiques : « M'a-t-on donné une enfance ? », « Comment penser dans un sens unique ? » ou « L'illusion dure-t-elle ? »

Le livret, pour être perturbateur, délivre sans doute une ébauche de réponse. Le lecteur sortira de ces vers troublé sinon angoissé. Peut-être était-ce voulu, dès la première ligne.

« Une voix s'élevait différente et surprenante » (p.5)

Philippe Leuckx



Daniel CHARNEUX, *Gustave Meremans dit Mermane, traiteur, helléniste et romancier dourois*. Essai. Quaregnon: Pyramides noires Éditions, 2023.

Carlo di Antonio, le bourgmestre de Dour, se souvient dans sa préface du traiteur Meremans, « installé rue Grande à Dour à la fin du siècle dernier ». Mais Gustave Meremans avait une autre passion, l'écriture. Né à Soignies en 1913, il est décédé dans sa maison de Dour en décembre 2003.

Dans cet ouvrage publié par la maison d'édition de la Maison culturelle de Quaregnon pour les vingt ans de la disparition de Meremans, Daniel Charneau, après avoir retracé le parcours de l'homme, chronique les livres du Dourois en incluant plusieurs extraits de chacun.

C'est en 1965 que Meremans donne son premier roman, sous le nom de Mermane et sous le titre *Le rendez-vous de Nuremberg* dans une petite maison d'édition, les Éditions Pierre de Meyère, où Pierre Coran publiera son premier roman.

Il relate « le rendez-vous que se donnent à Nuremberg un jeune Français et une jeune Allemande quinze ans après la fin du conflit ». Il s'agit d'une histoire d'amour sur fond de seconde guerre mondiale, à l'issue fatale pour la jeune femme qui versera dans la folie. Une autofiction avant la lettre, fait remarquer Daniel Charneau.

Un premier roman qui, hélas, ne connaîtra pas le succès qu'en attendait son auteur et qui mettra un terme à la relation établie avec l'éditeur.

Le second roman est publié en 1966 à compte d'auteur, sous le titre *Terre ingrate*, avec des illustrations du peintre montois Marcel Gillis, qui recueille davantage d'articles. Ce nouveau drame se situe entre le Borinage et la Sicile, sur fond de grèves. Daniel Charneau écrit : « La tragédie grecque rejoint la bluette boraine. Thanatos, une nouvelle fois, a raison

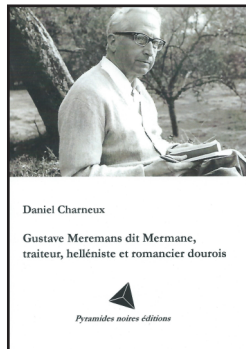
d'Eros.»

Féru de culture grecque classique, Meremans s'emploie à faire publier son essai sur Euripide chez Gallimard et entre ainsi en relation avec André Malraux, avec lequel s'ensuivra une correspondance jusqu'à la mort du ministre de la Culture du Général de Gaulle, sans toutefois que l'helléniste obtienne la préface demandée. L'ouvrage sortira à compte d'auteur, sous son vrai nom cette fois, en 1972.

Grâce à la fille de Meremans, Daniel Charneux a pu avoir accès à d'autres livres non publiés de l'auteur dourois, notamment un texte écrit sur son chat après la disparition de l'animal et un tapuscrit de cinq cents pages consacré à Homère.

Daniel Charneux établit des relations entre l'œuvre de Gustave Meremans et les livres d'Albert Camus, né la même année que le natif de Soignies. À travers la relation des différents ouvrages de Meremans, Charneux nous livre le portrait attachant d'un homme complexe, tourmenté, qui aura su dépasser ses zones d'ombre, des souffrances, par l'écriture. On peut espérer que la commémoration du vingtième anniversaire de sa disparition entraînera, comme le préfacier l'appelle de ses vœux, la réédition de l'un ou l'autre de ses livres.

Éric ALLARD



Jean-Marie CORBUSIER, *À ras. Poésies. Châtelineau : éd. Le Taillis pré, 2023.*

Voilà un vingt-septième livre pour honorer une poésie rigoureuse, à l'intimisme revendiqué, qui veut rendre compte de sa nudité, des éclats, de la « pauvreté » de la lumière et du vivre. Chaque fois, le poète cisèle son texte en quatre, cinq mouvements, soulignant les termes qui se renvoient par affiliations, par sensibilités : *éclair, éclat, à ras, à durer, racler, froid, neige...*

Qu'il se dévoile, qu'il parle d'amour ou du peu qu'il reste à vivre, à frémir, le poète, en fidèle disciple de Michaux, Verhesen, Juarroz ou encore Du Bouchet, éclaire ses jours, ses parcours avec une rigueur économe :

*Soif au-delà
du bol d'eau*

*âpres à nos lèvres
dans la déchirure*

*nous avons tu
la plaie*

*dans l'indifférence
nous aurons rayonné*

(p.80)

On sait le mouvement du temps, aube après aube ; on sent le vivre tout près de se rompre ; on voit « ce dur visage » ; et il faut tout dire de cette fragilité acceptée, consentie.

Le réel chez Corbusier est dépiauté, mis à nu, classifié

LECTURES

presque, comme selon une « ordonnance » qui puisse étiqueter la moindre matière de l'être.

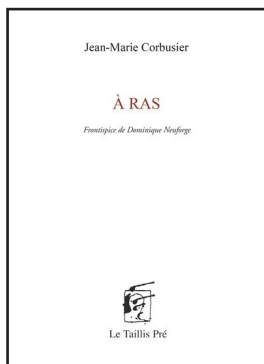
Certes, ce n'est pas une poésie facile ni d'agrément ; c'est la parole qui est sauvée de l'ombre ; c'est l'écrit qui se doit de se dire, avec nudité.

Le lecteur ressent cette nécessité, a froid comme le poète, sent la pression de « la perte », la « langue / comme faille des mots ».

Le poète creuse son sillon métaphysique. Pour éclairer du peu de beauté et de la saillie du temps. Le lecteur lui, reste « dans la paix du jour ».

Un beau livre.

Philippe LEUCKX



Arnaud DELCORTE, *Une lumière incertaine*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2023.

On connaît le poète, né à Beaumont en 1970, professeur de physique par ailleurs. Plusieurs recueils ont mis en évidence un talent pour évoquer le corps, la sensualité, dans des poèmes de voyages intérieurs et autres. Parmi ses derniers titres : *Lente dérive de sa lumière* et *Tessons au sable*. Sa poésie relate la vie quotidienne d'un rêveur d'espaces, dont les cœurs, les corps ne sont jamais absents.

Le voilà désormais aux prises avec un genre nouveau, un premier roman.

Bref roman en quarante chapitres pour suivre au plus près le périple d'un Rwandais, devenu par la force terrible des choses, migrant, sans domicile fixe, égaré un beau jour, après avoir fui, vécu à Alger, ailleurs, dans un parc de Bruxelles, entre reliefs des repas des autres et crottes canines.

On retrouve « le goût de l'azur » et des ailleurs dans cette brève narration (112 pages), qui suit, avec un sens de l'intime et du physique, le personnage du jeune Kigalais perdu dans les affres des départs, des accueils, du monde.

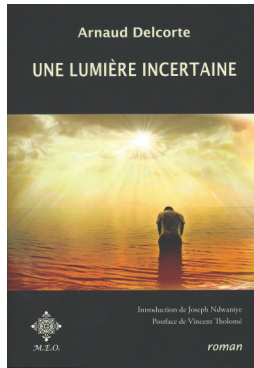
On sent, entre le périple de ce jeune qui a connu 1994, qui débarque à Bruxelles un jour de 2004, le poids du réel. Le roman rend bien compte de cette réalité. Dès les premières pages et l'installation du SDF dans un lieu improbable, sourd un sentiment d'accroche au monde vécu. On partage le devenir de cet antihéros, déplacé malgré lui, en quête d'amour, de terre à habiter, de souffle à conserver en dépit de tout : des violences subies (un oncle pédophile), de la faim consentie, des trajets, des endroits « où se poser », entre plaisirs volés et couches à découvrir dans l'infortune du temps.

Le parcours du jeune reçoit l'éclairage en contrepoint des aventures de Rutegamins, personnage de conte traditionnel,

initiatique comme l'est au fond ce roman, revenir aux sources de l'être qui naît, qui, un jour, est contraint de partir pour se retrouver...

Le style, en petites phrases ciselées, très visuelles, allège l'aspect dramatique de l'histoire, et la sensualité des images prouve à l'envi que le poète n'est pas mort au plein cœur de ce roman : il vit dans le contact privilégié avec les mots, ceux des corps approchés, des sensations premières : froid, faim, solitude, désir. En quoi ce livre est une réussite et une invite aussi à revenir aux autres livres de l'auteur, ses beaux poèmes qui prennent le temps – malgré leur brièveté – de s'attacher à l'autre pour en révéler le visage, la beauté.

Philippe LEUCKX



Arnaud DELCORTE, *Outrebleu*. Poésies. Illustrations de l'auteur. Saint-Chéron: éd. Unicité, 2024.

Dernière partie d'une trilogie, *Outrebleu* honore, comme souvent chez l'auteur, les corps, le désir, la quête de sensualité au travers de poèmes créés sinon vécus sous des cieux variés. Les amis, les amants, les compagnons d'aventures trouvent ici un hommage sans feinte aux mille et une formes d'amour.

Le risque, bien sûr, c'est de dévoiler trop, mais le poète, expert en allusions, évite cet écueil et nous donne, sans complaisance, le fruit de ses expériences sensibles (au meilleur sens du terme).

Sans doute, l'intime connaissance de Penna et les connivences avec d'autres univers (Mishima, Pasolini, Almodovar) permettent à Delcorte de renouveler le genre des blasons d'amour, des confidences explorées, partageables.

La conviction de son auteur, la maîtrise des poèmes brefs qui ne cachent rien du plaisir (é)pris, la description exacte des ressauts, des surprises, en cette œuvre de chair, offrent au lecteur averti une mine de messages qui ne tombent jamais dans le vulgaire mais éclairent doublement une expérience : celle des sens, celle de l'autre.

Nos corps flottent à la lune

Nos haleines humées

Peaux effleurées

Les djinns brièvement nous enlacent

Et puis s'en vont

(p.43)

Il y a là une analyse de l'ivresse – hors de toute morale, une volonté d'ajuster vie et poésie, dans « l'outrebleu » des rencontres :

Outrebleu

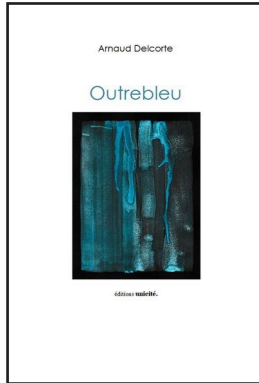
Le jour cru de Paris

Ce jour soierie

Où nous nous prîmes

Où va notre poète ? Où va-t-il, lui qui en peu de temps révèle en poèmes et romans, dans la soif de dire, sans afféterie, au plus nu, sa vie ?

Philippe LEUCKX



Claude DONNAY, *Ozane*. Roman. Bruxelles: éd. M.E.O, 2024.

Claude Donnay, poète, éditeur, revuiste, romancier, propose ici son cinquième roman.

Ozane est un témoignage sensible, dur et partageable sur la résistance, les camps et la mémoire que des détenues ont pu conserver de l'effroyable.

Ozane Roth, en 2000, et *Blanche*, en 1944, relatent leur quotidien. *Ozane* a perdu la mémoire, a été mariée à Ilya, a un fils, et elle vit seule au bord du Lac Baïkal.

Blanche Gribert, dinantaise, a été embarquée par les Nazis à Ravensbrück et raconte ses affres du camp de la mort.

Ces deux voix tissent ce roman tragique, où les blessures, l'amnésie, la quête de mémoire et le rappel des jours anciens résonnent proches dans la lecture que l'on peut faire de ce beau livre.

Le souci ethnographique et historique nous offre des scènes vécues, dans le détail des souffrances.

On est dans une prison où les interrogatoires sont tortures vives. On est au cœur du camp de femmes de Ravensbrück où de sombres expériences sont tentées, et où *Blanche* et *Ozane* souffrent de la faim, des puces, de la saleté, des coups.

Le tableau d'un naturalisme dur, documenté, plonge dans les années les plus sombres du siècle, et la neige du Baïkal semble parfois relayer l'envers de l'horreur, cette belle neige traversée.

Des pans entiers de nature (la taïga) alternent avec le quotidien du camp.

Une troisième voix, celle du narrateur de 2015, *Sacha*, le fils d'*Ozane*, retranscrit les notes laissées par sa mère.

Blanche, *Ozane* : le lecteur pressent très vite que l'une et

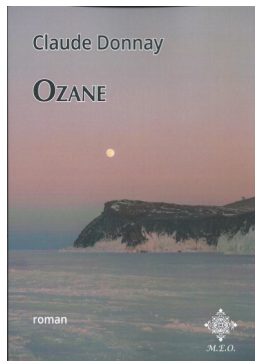
l'autre sont plus proches, qu'elles ont semblable voix.

La poésie, tout entière, semble guider ce livre : celle des grands Russes Akhmatova, Mandelstam ; celle des pages consacrées à cette belle rencontre d'Ozane et du zek Foka Barychev, poète remarquable.

Le livre ainsi peut se clore : le destin a emmené au plus loin et au plus près du cœur Ozane et son double Blanche.

Sacha n'a plus qu'à poursuivre la voie...

Philippe LEUCKX



Michel DUCOBU, *Seul et Seule*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2023.

Cela commence de façon très classique, et comme le titre d'emblée l'indique. Par Moi, par Lui, si vous préférez, par Lui Seul, par un autoportrait plutôt clairvoyant, suivi d'une sorte de mode d'emploi : *De quoi mordre encore dans la chair coriace des jours (...) Comment passer cette période prémortelle sans trop subir les grincements de l'âge et l'érosion des heures ?* Un Lui très subtil, un peu détaché, prenant ses distances, même vis-à-vis de lui-même ; un tant soit peu épicurien, aussi, dans ses choix de vie, jusqu'à l'habillement, la nourriture, les distractions... *Je suis comme on dit un ours, ou un solitaire taciturne, ou un vieil égoïste, ou encore un cas.* Quant à l'amour ? Plus grand-chose à espérer, semble-t-il : l'âge est là, et la monotonie des liaisons hasardeuses et inter-nautiques... jusqu'au jour où, presque en désespoir de cause... Oui, l'homme est un grand faisan solitaire... Il en a la démarche mesurée et le plumage mordoré...

(Mais peut-être y a-t-il autre chose encore, que nous ne découvrirons qu'à la fin du livre ; quelque chose dont les victimes, d'habitude, se prévalent en début de récit : *C'est ce que me disaient mes parents avant d'entrer dans la chambre à gaz. Et pourtant, ils m'ont laissé seul sur le palier.*) Avant cela, quelques allusions seulement, des images de guerre et de massacre.

Elle... elle aussi est différente. *Elle s'appelle Marie, elle a cinquante-huit ans, sans ex, sans enfants, sans parents. Je suis son dernier candidat avant qu'elle ne tire sa révérence. Elle considère qu'elle a assez donné et perdu son temps.*

Je n'ai rien dit encore du style. Une toile très subtile, un tissage raffiné... Il (c'est de Michel Ducobu que je parle) nous promène, mine de rien, d'action en réflexion, d'un chapitre Lui à

un chapitre Elle, avant de passer au Nous, et avec les interventions de l'auteur, de découverte en découverte. Sa solitude à elle ? La vérité, l'horrible vérité, va peu à peu se révéler : orpheline de mère, elle a servi de jouet, pendant toutes les années de son adolescence, à un père abusif et inconscient.

Depuis que nous nous sommes rencontrés, nous n'avons échangé que des paroles brèves et désinvoltes. Cela nous a plu. Son humour détaché m'a surpris et mon acquiescement distant ne l'a pas trop décontenancé. Nous avons besoin chacun de sortir couverts. À l'abri des embrasements sans sommation. Quelques échanges de reconnaissance nous ont paru suffisants. Nous sommes de la même race : des réfugiés renfermés.

Voilà, la machine est lancée. Les solitudes ne s'additionnent pas, elles s'entrechoquent plutôt. Mais, à côté des scènes d'amour charnel, sobrement décrites, il y aura, chez Frédéric comme chez Marie, une sorte de Quête du Graal, une volonté de se dépasser soi-même, en sortant de soi, à la découverte de l'autre. Avec cette idée de Frédéric : traverser le fleuve à la nage... pas si facile, et c'est elle, Marie, qui le sauvera d'une mort proche. Et puis cette ascension, réputée sans problèmes...

Je vous laisse découvrir la fin. Dépassement de soi ? Exaltation du moi ? Septième ciel ? On n'en finirait pas d'épiloguer. Un peu de tout cela, sans doute. *Au fond de l'inconnu pour y trouver du nouveau.* Ce qui ne peut se raconter. Si Empédocle s'est jeté dans le volcan, n'était-ce pas, encore et toujours, à la recherche de l'Amour ? Et Icare, qui s'est brûlé les ailes. Mais laissons à chaque être son mystère. En chacun de nous, la part du non-dit est grande. Chez les personnages de roman aussi.

Mais Marie, me direz-vous ? Il lui reste sa solitude, la

LECTURES

compagnie, au bout de la plage, de cette amie qu'elle s'était trouvée, au hasard d'un chagrin. Et le souvenir, mais aussi le *vœu de vivre*... En fin de compte, une autre façon, peut-être, de relier l'avenir et le passé...

Joseph BODSON



Philippe LEUCKX, *Une rampe de lumière. Poésies.* Clamart: Oxybia Editions, 2023.

Le présent recueil de Philippe Leuckx a été écrit pendant l'hiver 2022, incluant la période où l'offensive russe en Ukraine a débuté.

À l'image de la photo de la couverture, trouée d'une bande de lumière, le recueil évolue dans les tonalités sombres, sur le fil du désespoir, comme si le propos se retenait de basculer à une rambarde faite d'une trouée d'espérance consubstantielle à l'enfance qui anime et accompagne le poète.

*Je ne demande que
le peu
juste une rampe de lumière
pour étayer le cœur*

Le cœur, comme toujours chez Leuckx, est mis à l'épreuve. Il est la mesure des tourments de l'existence comme ce qui permet d'y faire face.

Comme le rappelle d'emblée le poète, *il faut si peu / cette lumière, à peine un effort / de clarté* pour, à lire Leuckx, maintenir le flambeau de l'espoir, raviver le feu des jours, tenir bon pendant la morte saison du monde.

Dans le même ordre d'idées, on peut écrire que Philippe est l'écrivain du *tant peu*, en opposition au *tant pis*. Le *tant peu* inventorie ce qui demeure pour aller de l'avant ; le *tant pis*, sanctionne la fin des utopies et entérine la résignation.

On y lit aussi : *il est peu de présence / au dehors / sinon ce ciel sombre* », « *la poudre des mots / éclaire quelque route* ou, entre autres propos poétiques, *la distance / est un songe*.

La mémoire invoque les lieux aimés, elle rameute les souvenirs. L'enfance a migré dans les mots du poète. La main,

LECTURES

rivée aux mots, a pour tâche de les caresser. La ville proche, la ville traversée, recèle des trésors à qui sait voir, sentir, respirer...

*l'enfance jaillit au cœur d'un parc
avec la ferveur de la flèche
tendue par l'arc des rêves*

La rue est le lieu où on est à nu, exposé, fragile mais sincère.

*dans la rue aucune ruse
ni esbroufe*

Février 2022 s'annonce mal avec *l'envol*, le 2 du mois, à jamais de *la belle et talentueuse* Monica, la muse et compagne d'Antonioni. Avant le retour de la guerre en Europe et des images, des faits qu'on croyait révolus. Philippe Leuckx est un de ceux qui écrivent le premier à ce propos pour déplorer *l'offensive militaire*, compatir au malheur des assiégés. Il écrit sur les gens terrés dans le métro de Kiev, sur cet enfant abasourdi par les bombes, sur *l'effroi des mères* qui pensent à protéger leurs enfants, sur la résistance qui s'organise autour d'un président qui se révèle, dans l'épreuve que connaît son pays, « un homme avec son poids de courage », autre qu'« un bretteur de scène, qui faisait rire ».

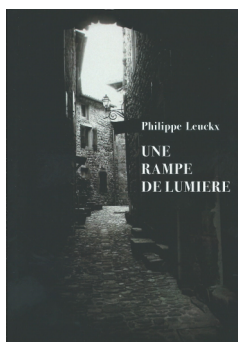
Malgré ce qui éreinte ses habitants, la terre, elle, poursuit son travail : *le raisin qui se prépare*, comme *le peu* [qui] *advient à la source*, avive le regard, à la promesse du jour, au soleil d'un nouveau printemps.

*Sous la lumière confinée
ce tulle de solitude*

LECTURES

*l'enfant de sa fenêtre
scrute le dehors
et sa main prouesse
de lenteur
soulève la ville*

Éric ALLARD



Martine Rouhart, *Des chemins pleins de départs. Poésies.* Toi Édition, coll. Des lieux et des visages, 2024.

Marcher pieds nus dans l'herbe du jour qui vient...

L'art de Martine Rouhart est volontairement explicite : « On écrit pour la grâce d'une danse intime »... ou encore : « « on écrit depuis l'intérieur » ou, alors : « l'oiseau a chanté / le poème s'est mis en marche »... Chacun sait qu'en optant pour la pratique du « poème au quotidien », l'auteure associera sa vie à l'émergence des mots, parcourant en elle un authentique chemin de ronde intérieur. L'écriture fera donc de ses intuitions, rêveries, alertes sensorielles, un palpitant réservoir de trouvailles intimes et un rigoureux chronogramme du temps qui passe... Par ailleurs, si la démarche s'accorde avec tant d'élégance et de délicatesse aux effets prévisibles et imprévisibles du tout-venant, elle est aussi confortée par une graphie de diariste, sûre de ses effets et méticuleuse comme une horloge...

En tout état de cause, l'art poétique de Martine Rouhart requiert de plus amples investigations, voire de possibles interférences... Par exemple, la primauté de la posture qui elle seule appelle – ou incite – à l'écrit ; ou encore, le rituel des pas, gestes, dramatisation des lieux, préalable à toute saisie des sens ; et par-dessus tout, la douce et toute prégnante autorité de la nature qui détermine les « états » d'éveil d'une vie sensible vouée tour à tour au rêve, au réel, à l'imaginaire (et s'inscrit d'ordinaire en dehors des choix créatifs). *Le petit matin* pousse le poète à interroger le jour qui point, à traverser en vestale le temple naturel qui s'offre au regard, à mesurer ses gestes et à n'enfreindre en rien les lois de saison et la « personnalité » de son environnement (chant d'oiseau, passage

de l'écreuil, solitude, frisson du vent ou de la pluie, identification d'un cri, d'un sifflement, d'un souffle...). Et si tout ceci est moment de grâce, il demeure au préalable un « théâtre de vie » qui réclame de son unique officiante, une attention soutenue, une sorte d' « interprétation », plus proche de la vérité première qui rapprochera ; « l'en-soi » de la beauté des heures premières.

Martine Rouhart s'inscrit naturellement dans la continuité : *Chaque matin/ je suis ce poème miniature/qui se fraie un chemin/dans l'inlassable questionnement*. Le texte se risquera plus après, quand aura coulé *cette eau intranquille qui floute nos paysages* et que l'énigme posée par le *moi* et le *mot* aura choisi sa graphie : *trouver le mot/qui nous ouvrira la voie...* Relevons le titre et sa structure nominale : *chemin... départs*. La perspective est incertaine : où (jusqu'où ?) ira le « lecteur ? La seule idée de déplacement le ramène à lui-même : *On arrivera peut-être/ à gravir/ tous ces escaliers/ qui montent/ du fond de nous*. La lenteur s'invite dans la contexture du poème et aussi, dans le cours premier d'une journée que le poète a ritualisé « de l'intérieur ». Et c'est un pas de danse à peine esquissé qui nous exhorte à vivre un peu plus loin.

Outre une inclination profonde et instinctive pour le milieu naturel, on relève, au cœur des *Chemins* (un ouvrage superbement édité), le charme naturel d'une poésie vouée à la beauté première.

Par son identité et ses précognitions artistiques, Martine Rouhart revisite à son insu le territoire des poètes *transparents*, comme d'aucuns les désignent, et on y repère les songeries d'un agreste Maurice Carême, assis contre un chêne du Parc Astrid ; d'un Armand Bernier, l'ami des arbres et des oiseaux, d'une Claudine Bernier, l'apologue inspirée des *Noces du vent*, d'Odilon-Jean Périé, le délicat promeneur de l'avenue Louise, et d'une Nicole Houssa dont Jean Cocteau soulignait

LECTURES

l’empreinte : « Elle laisse derrière elle un nuage de poésie »...

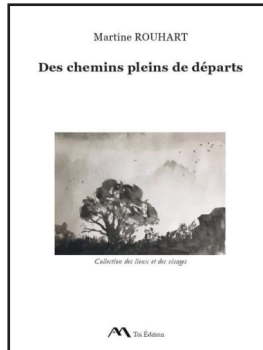
Et tout ceci dans le dépouillement et le tour implicite d’une *simplicité habitée*.

Le dernier opus de Martine Rouhart (le plus abouti), aligne de courtes pièces de quatre à dix vers, plus éloquentes dans l’effet inopiné que dans l’illustration soutenue. D’une rare cohérence, il avance comme une énigme jamais élucidée mais approchée dans une figure rituelle et maintes fois restaurée.

Comme par malice, le tour attendu se fond dans l’effet de surprise ou la posture verbale inopinée (*Laisse les phrases/ reprendre haleine/ osciller dans leur incertitude/ entre douceur/ et inquiétude*).

Un art fusionnel dont la main et l’écrit se renvoient l’insaisissable réalité.

Michel Joiret



Michel VAN DEN BOGAERDE, *Aphorismes affables & Fulminations fébriles*. Amougies : Cactus Inébranlable éditions, 2024.

Poète, peintre, l'auteur s'adonne ici à l'écriture d'aphorismes, dans le droit fil du concept de la collection dont il arbore le n°108 !

Le problème avec les formes brèves, c'est que le lecteur a envie de tout citer, s'il trouve la qualité primordiale : la concision ciblée.

Notre poète n'y déroge guère ; ses propositions valent le détour et il sait brillamment se défendre dans la « cour » des grands Stas, Dantine, Allard, Dejaeger, Lambda et beaucoup d'autres.

Il a l'art de dépiauter des réalités soumises à l'usure, au temps, à la difficulté d'être.

Voyez plutôt :

Le sablier de l'inaction se vide aussi

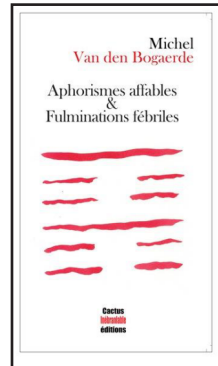
Dans toute peur il y a l'effroi de se reconnaître

Les traîtres sont partout, même dans le miroir

Nous sommes les seuls prédateurs sans besoin vital

La pluie, dernier espoir de l'abandon

Le titre double compose ainsi un beau recueil de pensées solides, tissées de bon sens, de raison, de justesse.



Philippe LEUCKX

Activités de nos membres

Le dimanche 4 février 2024, **Isabelle Bielecki** a participé au salon du livre de Tournai-la-Page, sur les stands du Cercle de la Rotonde et de l'AREAW. Le mercredi 21 février, elle a été présentée par **Michel Ducobu** lors de la séance mensuelle de l'AREAW pour ses deux recueils de poésie *Fenêtre sur mes jardins en friche* et *Fiel au cœur*. Les 18 et 19 mars, elle a animé des ateliers d'écriture de poésie brève – *le stichou* – dans les quatre classes de la première secondaire à l'école de Molenbeek-Saint-Jean, le Campus Saint-Jean.

Le 9 mars 2024, à l'initiative de **Patrice Breno**, était organisé le Marché de la Poésie de Virton.

Le jeudi 21 décembre 2023, à la Maison des Art d'Uccle, **Gaëtan Faucer** a participé au festival de dédicaces Let's art in Uccle qui s'est tenu du 14 au 23 décembre à la Maison des Arts d'Uccle. Il était présent au salon du livre de Genève les 8 et 9 mars 2024.

La pièce de **Marc Helsmoortel**, *Imposture*, a été reprise à Knokke-Heist le 20 janvier 2024, après avoir été représentée à Bruxelles et à Anvers.

Philippe Leuckx a été interrogé par **Éric Allard** à propos de ses deux recueils, *Matière des soirs* et *Une rampe de lumière*, le 6 mars 2024 lors de la réunion mensuelle de l'AREAW. Le 9 mars, à Virton, il était l'un des invités du Marché de la Poésie.

Marie-Bernadette Mars vient de publier début novembre,

aux éditions Academia, un quatrième ouvrage, *Rhapsodie afghane*. Elle était présente pour des séances de dédicace chez *Maximum* à Waremme le samedi 9 décembre et chez *Toutes Directions* à Liège le vendredi 15 décembre. Elle a également participé au *Salon du Livre Mons/livres* le samedi 25 novembre, ainsi qu'à une rencontre littéraire à Orp-le-Grand, animée par Philippe de Riemaecker et Anne Ledieu, en compagnie de Luc Baba, Pierre Ost et Manuel Verlange. Le dimanche 17 décembre, elle a présenté au MMM, *MigratieMuseumMigration*, son dernier roman *Rhapsodie afghane* ainsi que *L'horizon en éclats*. La semaine du 25 au 31 décembre, l'émission *Enlivrez-vous* de la RCF Namur proposait une série de réflexions autour de *Rhapsodie afghane* et, le jeudi 18 janvier 2024, c'était au tour de la RCF Liège de parler du même livre. Le mercredi 7 février, une rencontre animée par Louis Gemenne a été organisée chez Pax, à Liège, pour la présentation de ce même roman. Le samedi 24 février, le Centre Culturel de Rossignol-Tintigny proposait une lecture-spectacle de *L'échelle des Zagoria*, conte théâtral adapté du roman du même nom. Depuis quelques mois, Marie-Bernadette Mars participe au programme *La plume au bout de la langue*, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, et anime divers ateliers d'écriture dans des classes de l'enseignement primaire ou secondaire. Elle continue également de rencontrer des classes autour de ses romans, suite à l'initiative *Auteurs en classe* de la même Fédération. Dans le cadre des *journées spéciales de l'AEB*, elle participe au colloque *Littérature belge, entre résistance et sujétion*, à l'initiative et sous l'organisation de Michel Joiret, à Berck-sur-Mer, du mercredi 20 au samedi 23 mars 2024. Son site internet <https://mariebernadettemars.com> est désormais fonctionnel et vous pouvez y retrouver des annonces ou des traces de ses activités.

Après Cracovie, Sibiu, Paris, Anvers, Marseille, New York, Yale University, University of Arkansas, Ashdod, Beer Sheva, New Castle, Yad Vashem... , la pièce *Mère de Guerre* d'**Adolphe Nysenholc** a été représentée le 11 février 2024 au Petit Chapeau Rond Rouge (Etterbeek).

Martine Rouhart a dédié son recueil *Des chemins plein de départs* et quelques autres romans/recueils, au salon de Walivres, le dimanche 18 février 2024. Le jeudi 14 mars, interrogée par **Rony Demaeseneer**, elle était l'invitée du dîner littéraire de la Maison de la Francité.

L'hommage de **Daniel Salvatore Schiffer** à Alexeï Navalny a été publié le 16 février 2024 dans Tribune Juive. L'ouvrage collectif qu'il a dirigé, *L'humain au centre du monde – Pour un humanisme des temps présents et à venir. Contre les nouveaux obscurantismes*, publié en février 2024 aux éditions du Cerf (Paris) a bénéficié de recensions dans les journaux *Pan* et *Opinion internationale*.

Le samedi 6 janvier 2024, à l'occasion du dévernissage de l'exposition de Jacques Decobecq dans les locaux de « La Petite Histoire » (Ath), **Michel Voiturier** était invité à improviser des histoires à partir de tableaux choisis par le public présent.

Myriam Watthee-Delmotte a participé à l'émission de Pascale Seys *La couleur des idées* sur la RTBF le samedi 23 mars 2024.

Leïla Zerhouni a présenté son dernier roman *Dans les yeux de l'Afrique* (éd. M.E.O) à la librairie Mot Passant (Jette) le 25 février 2024.

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlrf.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be

sabam

AREAW

Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be

aml



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 49 | MARS 2024



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: CARINO BUCCIARELLI

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.